

Jean Tréjean fut repris.

On nous saura gré de passer rapidement sur des détails douloureux. Nous nous bornons à transcrire un article publié par les journaux du temps quelques mois après les événements que nous venons de raconter.

Cet article est un peu sommaire. On se souvient qu'il n'existait pas encore à cette époque de Gazette des Tribunaux.

«Juillet 1823 – Un ancien forçat libéré nommé Jean Tréjean vient de comparaître devant la cour d'assises du Var dans des circonstances assez singulières. Ce scélérat avait réussi à tromper la vigilance de la police; il avait changé de nom et avait réussi à se faire nommer maire d'une de nos petites villes du Nord. Il avait établi dans cette ville un commerce assez considérable. Il a été enfin démasqué et arrêté, grâce au zèle infatigable du ministère public. Il avait pour concubine une fille publique qui est morte de saisissement au moment de son arrestation. Ce misérable, °qui est doué d'une force herculéenne°, avait trouvé moyen de s'évader, mais trois ou quatre jours après son évasion, il fut repris, à Paris même, au moment où il montait dans une de ces petites voitures qui font le trajet de Paris au village de Montfermeil (Seine et Oise). On dit qu'il avait profité de l'intervalle de ces trois ou quatre jours de liberté pour °rentrer en possession d'°une

somme considérable placée par lui chez un de nos principaux banquiers. On évalue cette somme à cinq ou six cent mille francs. A en croire l'acte d'accusation, il l'aurait enfouie en un lieu sûr et l'on n'a pas pu la saisir. Quoi qu'il en soit, le nommé Jean Tréjean vient d'être traduit aux assises du département du Var comme accusé d'un vol de grand chemin commis par lui à main armée sur la personne d'un de ces jeunes enfants qui, comme l'a dit le patriarche de Ferney en vers immortels,

...de Savoie arrivent tous les ans

Et dont la main légèrement essuie

Ces longs canaux engorgés par la suie.

«Ce bandit a renoncé à se défendre. Il a été établi, par l'habile et éloquent organe du ministère public, que le vol avait été commis de complicité et que Jean Tréjean faisait partie d'une bande de voleurs dans le Midi. En conséquence Jean Tréjean, °déclaré° coupable, a été condamné à la peine de mort. Il avait refusé de se pourvoir en cassation. Le roi, dans son inépuisable clémence, a daigné commuer sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité. Jean Tréjean a été immédiatement dirigé sur le bagne de Toulon.»

On n'a pas oublié que Jean Tréjean se confessait. Quelques journaux, entre autres le Constitutionnel, présentèrent cette commutation comme un triomphe du parti prêtre.

Du reste, disons-le pour n'y plus revenir, avec M. Madeleine la prospérité de M. sur M. °disparut°. Tout ce qu'il avait prévu dans sa nuit de fièvre et d'hésitation se réalisa; lui de moins, ce fut en effet, l'âme de moins. Après sa chute, il se fit à M. sur M. ce partage égoïste des grandes existences tombées, ce fatal dépècement des choses florissantes qui s'accomplit tous les jours

obscurément dans la communauté humaine et que l'histoire n'a remarqué qu'une fois, parce qu'il s'est fait après la mort d'Alexandre. Les lieutenants se font rois; les contremaîtres se firent fabricants. Les rivalités envieuses surgirent. L'esprit de lutte succéda à l'esprit d'organisation, l'âpreté à la cordialité, la haine de l'un contre l'autre à la bienveillance du fondateur pour tous; les fils noués par M. Madeleine se brouillèrent ou se rompirent; on falsifia les procédés, on avilit les produits, on tua la confiance; les débouchés diminuèrent, plus de commandes; le salaire baissa, les ateliers chômèrent, la faillite vint. Et puis plus rien pour les pauvres. Tout s'évanouit.

L'état lui-même s'aperçut que quelqu'un avait été écrasé quelque part. Moins de quatre ans après les événements que nous venons de raconter, les frais de perception de l'impôt étaient doublés dans l'arrondissement de M. sur M. ; et M. de Villèle en faisait l'observation à la tribune au mois de février 1827.

Vers la fin de novembre de cette même année 1823, les habitants de Toulon virent rentrer dans leur port, à la suite d'un gros temps et pour réparer quelques avaries, le vaisseau l'Orion qui a été plus tard employé à Brest comme vaisseau-école et qui faisait alors partie de l'escadre de la Méditerranée. C'était l'époque de ce que la restauration a appelé la guerre d'Espagne. Cette guerre contenait beaucoup d'événements dans un seul. Une grosse affaire de famille pour la maison de Bourbon; la branche aînée de France secourant et protégeant la branche cadette de Castille; un holà européen intimé à la révolution française faisant son tour du monde; un retour apparent à la politique de Louis XIV compliqué d'obéissance aux cabinets du nord; les soldats de l'empire se remettant en campagne, mais après huit années de repos, vieillis, tristes, et sous le drapeau blanc; le drapeau tricolore relevé à l'étranger par une poignée de Français comme le drapeau blanc l'avait été à Coblenz trente ans auparavant; l'esprit de liberté et de nouveauté réprimé par les baïonnettes; les idées chassées à coups de canon; la France défaisant par ses armes ce qu'elle avait fait par son esprit; tous ces événements avaient rendu nécessaire la présence d'une escadre française sur les côtes d'Espagne. Du reste, les chefs ennemis vendus, les soldats hésitants, les villes assiégées par les millions, peu

de sang versé, peu d'honneur gagné, de la honte pour quelques-uns, de la gloire pour personne; telle fut cette guerre, faite par des princes qui descendaient de Louis XIV et conduite par des généraux qui sortaient de Napoléon. Elle eut ce triste sort de ne rappeler ni la grande guerre ni la grande politique. Pourtant il faut reconnaître que, tout en combattant les principes de la France, elle servait un vieil intérêt français; car c'est la destinée de l'Espagne de nous contraindre, quand nos affaires se combinent avec les siennes, tantôt à abandonner nos idées pour défendre nos intérêts, tantôt à sacrifier nos intérêts pour soutenir nos idées.

Pendant les opérations de l'armée, une escadre croisait dans la Méditerranée. Nous venons de dire que l'Orion était de cette escadre et fut ramené par des événements de mer dans le port de Toulon. C'était un magnifique navire.

La présence d'un vaisseau de guerre dans un port a je ne sais quoi qui appelle et qui retient la foule. C'est que cela est grand, et que la foule aime ce qui est grand.

Un vaisseau de ligne est une des plus magnifiques rencontres qu'ait le génie de l'homme avec la puissance de la nature.

Un vaisseau de ligne est composé à la fois de ce qu'il y a de plus lourd et de ce qu'il y a de plus léger, parce qu'il a affaire en même temps aux trois formes de la substance, au solide, au liquide, au fluide, et qu'il doit lutter contre toutes les trois. Il a onze griffes de fer pour saisir le granit au fond de la mer, et plus d'ailes et plus d'antennes que la bigaille pour prendre le vent dans les nuées. Son haleine sort par ses cent vingt canons comme par des clairons énormes, et répond fièrement à la foudre.

L'océan cherche à l'égarer dans l'effrayante similitude de ses vagues, mais le vaisseau a son âme, sa boussole, qui le conseille et lui montre toujours le nord. Dans les nuits noires ses fanaux suppléent aux étoiles. Ainsi contre le vent il a la corde et la toile, contre l'eau le bois, contre le rocher le fer, le cuivre et le plomb, contre l'ombre la lumière, contre l'immensité une aiguille.

Si l'on veut se faire une idée de toutes ces proportions gigantesques dont l'ensemble constitue le vaisseau de ligne, on n'a qu'à entrer sous une des cales couvertes à six étages des ports de Brest ou de Toulon. Les vaisseaux en construction sont là sous cloche, pour ainsi dire. Cette poutre °colossale°, c'est une vergue; cette grosse colonne de bois couchée à terre à perte de vue, c'est le grand mât. Il a soixante toises de long, trois pieds de diamètre à sa base. La marine de nos pères employait des câbles, la nôtre emploie des chaînes. Le simple tas de chaînes d'un vaisseau de cent canons a quatre pieds de haut, vingt pieds de large, huit pieds de profondeur.

Il vient une heure pourtant où la rafale brise comme une paille cette vergue de soixante pieds de long, où l'ouragan ploie comme un jonc ce mât de quatre cents pieds de haut, où cette ancre qui pèse dix milliers se tord dans la gueule de la vague comme l'hameçon d'un pêcheur dans la mâchoire d'un requin, où ces canons monstrueux poussent des rugissements plaintifs et inutiles que l'ouragan emporte dans le vide et dans la nuit, où toute cette puissance et toute cette majesté s'abîment dans une puissance et dans une majesté supérieures.

Toutes les fois qu'une force immense se déploie pour aboutir à une immense faiblesse, cela fait rêver les

hommes. De là les curieux qui abondent, sans qu'ils s'expliquent eux-mêmes parfaitement pourquoi, autour de ces prodigieuses machines de guerre et de navigation.

Tous les jours donc, du matin au soir, les quais, les musoirs et les jetées du port de Toulon étaient remplis d'une quantité d'oisifs et de badauds, comme on dit à Paris, occupés à regarder l'Orion.

L'Orion était mouillé près de l'Arsenal. On le réparait. La coque n'avait pas été endommagée, mais quelques bordages y étaient décloués çà et là selon l'usage pour laisser pénétrer de l'air dans la carcasse.

Un matin cette foule fut témoin d'un accident.

L'équipage était occupé à enverguer les voiles. Le gabier chargé de prendre l'empointure du grand hunier tribord perdit l'équilibre. On le vit chanceler, la multitude amassée sur le quai de l'Arsenal jeta un cri, °la° tête emporta le corps, l'homme tourna autour de la vergue les mains étendues vers l'abîme; il saisit, il était temps, le faux marchepied et y resta suspendu. La mer était au-dessous de lui à une profondeur effrayante. La secousse de sa chute avait imprimé au faux marchepied un violent mouvement d'escarpolette. L'homme allait et venait au bout de cette corde comme la pierre d'une fronde.

Aller à son secours, c'était courir un risque °effrayant°. Aucun des matelots, tous pêcheurs de la côte nouvellement levés pour le service, n'osait s'y aventurer. Cependant l'homme se fatiguait; on ne pouvait voir son angoisse sur son visage, mais on distinguait dans tous ses membres son épuisement. Chaque effort qu'il faisait pour remonter ne servait qu'à augmenter les oscillations du faux marchepied. Il ne criait pas de peur de perdre de la force. On voyait la minute où il lâcherait la corde et par

moments toutes les têtes se détournaient afin de ne pas le voir passer. Il y a des moments où un bout de corde, une perche, une branche d'arbre, c'est la vie même, et c'est une chose affreuse de voir un être vivant s'en détacher et tomber comme un fruit mûr.

Tout à coup, on aperçut un homme qui grimpait dans °le grément° avec l'agilité d'un chat-tigre. Cet homme était vêtu de rouge, c'était un forçat; il avait un bonnet vert, c'était un forçat à vie. Arrivé à la hauteur de la hune, un coup de vent emporta son bonnet et laissa voir une tête grise, ce n'était pas un jeune homme.

Un forçat en effet, employé à bord avec une corvée du bagne, avait dès le premier moment couru à l'officier de quart et au milieu du trouble et de l'hésitation de l'équipage, pendant que tous les matelots tremblaient et reculaient, il avait demandé à l'officier la permission de risquer sa vie pour sauver le gabier. Sur un signe affirmatif de l'officier, il avait brisé d'un coup de marteau la chaîne rivée à la manille de son pied, et il s'était élancé dans les haubans. Personne ne remarqua en cet instant-là avec quelle facilité cette chaîne fut brisée. Ce ne fut que plus tard qu'on s'en souvint.

En un clin d'œil il fut sur la vergue. Il s'arrêta quelques secondes et parut la mesurer du regard. Ces secondes, pendant lesquelles le vent secouait le gabier au bout d'un fil, semblèrent des siècles à ceux qui regardaient. Enfin le forçat leva les yeux au ciel, et fit un pas en avant. La foule respira. Alors on le vit parcourir la vergue en courant. Parvenu à la pointe, il y attacha l'extrémité de la corde qu'il avait apportée, et laissa pendre l'autre bout, puis il se mit à descendre avec les mains le long de cette corde, et alors ce fut une

inexplicable angoisse, au lieu d'un homme suspendu sur le gouffre, on en vit deux.

On eût dit une araignée venant saisir une mouche; seulement ici l'araignée apportait la vie et non la mort. Dix mille regards étaient fixés sur ce groupe. Pas un cri, pas une parole, le même frémissement fronçait tous les sourcils. Toutes les bouches retenaient leur haleine, comme si elles eussent craint d'ajouter le moindre souffle au vent qui secouait les deux misérables.

Cependant le forçat était parvenu à s'affaler près du matelot. Il était temps, un instant de plus, l'homme, épuisé et désespéré, se laissait tomber dans l'abîme. Le forçat l'avait amarré solidement avec la corde à laquelle il se tenait d'une main pendant qu'il travaillait de l'autre. Enfin on le vit remonter sur la vergue et y haler le matelot, il le soutint là un instant pour lui laisser reprendre ses forces, puis il le saisit dans ses bras et le porta, en marchant sur la vergue jusqu'au chouquet, et de là dans la hune où il le laissa dans les mains de ses camarades.

A cet instant la foule applaudit; il y eut de vieux argousins de chiourme qui pleurèrent, les femmes s'embrassaient sur le quai, et l'on entendit toutes les voix crier avec une sorte de fureur attendrie : «La grâce de cet homme!»

Lui cependant s'était mis en devoir de redescendre immédiatement pour rejoindre sa corvée. Pour être plus promptement arrivé, il se laissa glisser dans le grément et se mit à courir sur une basse vergue. Tous les yeux le suivaient. A un certain moment, on eut peur; soit qu'il fût fatigué, soit que la tête lui tournât, on crut le voir hésiter et chanceler. Tout à coup la foule poussa un grand cri, le

forçat venait de tomber à la mer.

La chute était périlleuse. La frégate l'Algésiras était mouillée auprès de l'Orion, et le pauvre galérien était tombé entre les deux navires. Il était à craindre qu'il ne glissât sous l'un ou sous l'autre. Quatre hommes se jetèrent en hâte dans une embarcation. La foule les encourageait, l'anxiété était de nouveau dans toutes les âmes. L'homme n'était pas remonté à la surface. Il avait disparu dans la mer sans y faire un pli, comme s'il fût tombé dans de l'huile. On sonda, on plongea. Ce fut en vain. On chercha jusqu'au soir; on ne retrouva pas même le corps.

Le lendemain, le journal de Toulon imprimait ces quelques lignes : – «17 novembre 1823. – Hier, un forçat de corvée, en revenant de porter secours à un matelot, est tombé à la mer près de l'Orion et s'est noyé. On n'a pu retrouver son cadavre. On présume qu'il se sera engagé sous le pilotis de la pointe de l'Arsenal. Cet homme était écroué sous le n° 9430 et se nommait Jean Tréjean.»

Montfermeil est situé entre Livry et Chelles sur ce haut plateau qui sépare l'Ourcq de la Marne. Aujourd'hui c'est un assez gros village °orné°, toute l'année, de villas en plâtre et, le dimanche, de bourgeois épanouis. En 1823, il n'y avait à Montfermeil ni tant de maisons blanches ni tant de bourgeois satisfaits. Ce n'était qu'un village dans les bois. Il y avait bien çà et là quelques maisons de plaisance du dernier siècle reconnaissables à leur grand air, à leurs balcons en fer tordu et à ces longues fenêtres dont les petits carreaux font sur le blanc des volets fermés toutes sortes de verts différents. Mais Montfermeil n'en était pas moins un village. Les marchands de drap retirés et les agrées en villégiature ne l'avaient pas encore découvert. C'était un endroit paisible et charmant, qui n'était sur la route de rien. On y vivait à bon marché de cette vie paysanne si abondante et si facile. Seulement l'eau y était rare à cause de l'élévation du plateau.

Il fallait aller la chercher assez loin. Le bout du village qui est du côté de Gagny puisait son eau aux magnifiques étangs qu'il y a là dans les bois; l'autre bout qui entoure l'église et qui est du côté de Chelles ne trouvait d'eau potable qu'à une petite source à mi-côte, près de la route de Chelles, à environ un quart de lieue de Montfermeil.

La Noël de l'année 1823 fut particulièrement brillante à Montfermeil. Le commencement de l'hiver avait été doux; il n'avait encore ni gelé ni neigé. Des bateleurs venus de Paris avaient obtenu de M. le maire la permission de dresser leurs baraques dans la grande rue du village, et une bande de marchands ambulants avait, sous la même tolérance, construit ses échoppes sur la place de l'église et jusque dans la ruelle du Boulanger où était située, on s'en souvient peut-être, l'auberge des Thénardier. Cela emplissait les auberges et les cabarets et donnait à ce petit pays une vie bruyante et joyeuse. Nous devons même dire, pour être fidèle historien, que parmi les curiosités offertes aux yeux des bourgeois de Montfermeil, il y avait une ménagerie dans laquelle d'affreux gredins vêtus de loques et venus on ne sait d'où montraient en 1823 aux paysans de Montfermeil un de ces effrayants vautours du Brésil que notre Muséum royal ne possède que depuis 1845 et qui ont pour oeil une cocarde tricolore. Quelques bons vieux soldats bonapartistes retirés dans le village allaient voir cette bête avec dévotion. Les naturalistes l'appellent *[phrase inachevée]*

Dans la soirée même de Noël, plusieurs hommes, rouliers et colporteurs, étaient attablés et buvaient autour d'une chandelle dans la salle basse de l'auberge Thénardier. La Thénardier surveillait le souper qui rôtissait devant un bon feu clair. Cosette était à sa place ordinaire assise sur la traverse de la table de cuisine près de la cheminée. Elle était en haillons, elle avait ses pieds nus dans des sabots, et elle tricotait à la lueur du feu des bas de laine destinés aux petites Thénardier. Il était arrivé quatre nouveaux voyageurs. Cosette songeait tristement, car quoiqu'elle n'eût que cinq ans, elle avait déjà tant

souffert qu'elle rêvait avec l'air lugubre d'une vieille femme.

Cosette songeait donc qu'il était nuit noire, qu'il avait fallu remplir à l'improviste les pots et les carafes dans les chambres des voyageurs survenus, et qu'il n'y avait plus d'eau dans la fontaine.

Ce qui la rassurait un peu, c'est qu'on ne buvait pas beaucoup d'eau dans la maison Thénardier; il ne manquait pas là de gens qui avaient soif, mais c'était de cette soif qui s'adresse plus volontiers au broc qu'à la cruche. Qui eût demandé un verre d'eau parmi ces verres de vin eût semblé un sauvage à tous ces hommes. Il y eut pourtant un moment où l'enfant trembla de tous ses membres. La Thénardier souleva le couvercle d'une casserole qui bouillait sur le fourneau, puis saisit un verre et s'approcha vivement de la fontaine. Elle tourna le robinet, l'enfant avait levé la tête et suivait tous ses mouvements. Un maigre filet d'eau coula du robinet et °remplit° le verre à moitié. – Tiens, dit-elle, il n'y a plus d'eau à la fontaine. Puis elle eut un moment de silence. L'enfant ne respirait pas. – Bah, reprit la Thénardier en examinant le verre à demi plein, il y en aura assez comme cela.

Cosette reprit son travail, mais pendant plus d'un quart d'heure elle sentit son cœur sauter comme un gros flocon dans sa poitrine.

Elle comptait les minutes qui s'écoulaient et eût bien voulu être au lendemain matin.

De temps en temps un des buveurs regardait dans la rue et disait : – Il fait noir comme dans un four! – ou : Il faut être chat pour aller dans la rue sans lanterne à cette heure-ci! – et Cosette tressaillait.

Tout à coup, un des marchands logés dans l'auberge entra, et dit d'une voix dure :

– On n'a pas donné à boire à mon cheval.

– Si fait vraiment, dit la Thénardier.

– Je vous dis que non, la mère, reprit le marchand.

Cosette était sortie de dessous la table.

– Oh! si! monsieur! dit-elle, le cheval a bu, et même que c'est moi qui lui ai porté à boire dans le seau, plein le seau.

Cela n'était pas vrai. Cosette mentait.

– En voilà une qui est grosse comme °le poing° et qui vendrait le bon Dieu, s'écria le marchand. Je te dis qu'il n'a pas bu, petite drôlesse! Il a une manière de souffler quand il n'a pas bu que je connais bien.

Cosette persista, et ajouta d'une voix faible :

– Et même qu'il a bien bu!

– Allons, reprit le marchand avec colère, ce n'est pas tout ça, qu'on donne à boire à mon cheval et que cela finisse!

Cosette rentra sous la table.

– Au fait, c'est juste, dit la Thénardier, si cette bête n'a pas bu, il faut qu'elle boive.

Puis regardant autour d'elle : – Eh bien, où est donc cette autre?

Elle se pencha et découvrit Cosette blottie à l'autre bout de la table presque sous les pieds des buveurs. – Vas-tu venir, cria la Thénardier!

Cosette sortit de l'espèce de trou où elle s'était cachée. La Thénardier reprit :

– Mademoiselle Chien-faute-de-nom, va porter à boire à ce cheval.

– Mais, madame, dit Cosette faiblement, c'est qu'il

n'y a pas d'eau.

La Thénardier ouvrit la porte de la rue.

– Eh bien, va en chercher!

Cosette baissa la tête, et alla prendre un grand seau vide qui était au coin de la cheminée.

Ce seau était plus grand qu'elle et l'enfant aurait pu y tenir à l'aise.

La file de boutiques en plein vent qui partait de l'église allait comme nous l'avons dit jusqu'à l'auberge Thénardier. Ces boutiques, à cause du passage prochain des bourgeois allant à la messe de minuit, étaient toutes illuminées de chandelles brûlant dans des entonnoirs de papier, ce qui, comme le disait le maître d'école de Montfermeil attablé en ce moment chez Thénardier, faisait «un effet magique». En revanche, on ne voyait pas une étoile au ciel.

La dernière de ces baraques, établie précisément en face de la porte des Thénardier, était une boutique de bimbeloterie, toute reluisante de clinquants, de verroteries et de choses magnifiques en fer-blanc. Au premier rang, et en avant, le marchand avait placé, sur un fond de serviettes blanches, une immense poupée haute de plus de deux pieds qui était vêtue d'une robe de crêpe rose avec des épis d'or sur la tête et qui avait de vrais cheveux et des yeux en émail. Toute la journée cette merveille avait été étalée à l'ébahissement des passants de moins de huit ans sans qu'il se fût trouvé à Montfermeil une mère assez riche et assez prodigue pour la donner à son enfant. Palmyre et Malvina avaient passé des heures à la contempler, et Cosette elle-même, furtivement il est vrai, avait osé la regarder.

Au moment où Cosette sortit, son seau à la main, si

triste et si accablée qu'elle fût, elle ne put s'empêcher de lever les yeux vers cette prodigieuse poupée, vers la dame, comme elle l'appelait. La pauvre enfant s'arrêta °pétrifiée°. Toute cette boutique lui semblait un palais; cette poupée n'était pas une poupée, c'était une vision. C'était la joie, la splendeur, la richesse, le bonheur qui apparaissaient dans une sorte de rayonnement chimérique à ce malheureux petit être englouti si profondément dans une misère °funèbre° et froide. Cosette mesurait avec cette sagacité naïve et morne de l'enfance l'abîme qui la séparait de cette poupée. Elle se disait qu'il fallait être reine ou au moins princesse pour avoir une «chose» comme cela. Ses yeux ne pouvaient se détacher de cette boutique fantastique. Plus elle regardait, plus elle s'éblouissait. Elle croyait voir le paradis. Il y avait d'autres poupées derrière la grande qui lui paraissaient des fées et des génies. Le marchand qui allait et venait au fond de sa baraque lui faisait un peu l'effet d'être le bon Dieu.

Dans cette adoration elle oubliait tout, même la dure commission dont elle était chargée. Tout à coup la rude voix de la Thénardier la rappela à la réalité : – Comment, °péronnelle°, tu n'es pas partie! Attends! je vais à toi! Je vous demande un peu ce qu'elle fait là! Petit monstre, va!

La Thénardier avait jeté un coup d'œil dans la rue et aperçu Cosette en extase.

Cosette s'enfuit emportant son seau et faisant les plus grands pas qu'elle pouvait.

Comme l'auberge Thénardier était dans cette partie du village qui est près de l'église, c'était à la source du bois du côté de Chelles que Cosette devait aller chercher de l'eau.

Elle ne regarda plus un seul étalage de marchand. Tant qu'elle fut dans la ruelle du Boulanger et dans les environs de l'église, les boutiques illuminées éclairaient le chemin, mais bientôt la dernière lueur de la dernière baraque disparut. La pauvre enfant se trouva dans l'obscurité. Elle s'y enfonça bravement. Seulement, comme la peur la gagnait, tout en marchant, elle agitait le plus qu'elle pouvait l'anse du seau. Cela faisait un bruit qui lui tenait compagnie.

Plus elle avançait, plus les ténèbres devenaient profondes. Il n'y avait plus personne dans les rues. Cependant elle rencontra une femme qui se retourna en la voyant passer, et qui resta longtemps immobile à la même place, grommelant entre ses lèvres : Mais où peut donc aller cette enfant?

Cosette traversa ainsi le labyrinthe de rues tortueuses et désertes qui termine du côté de Chelles le village de Montfermeil. Tant qu'elle eut des maisons et même des murs à droite et à gauche, elle alla assez hardiment. De temps en temps elle voyait le rayonnement d'une chandelle à travers la fente d'un volet, c'était de la lumière et de la vie, il y avait là des gens, cela la rassurait. Cependant, à mesure qu'elle avançait, sa marche se ralentissait comme machinalement.

Quand elle eut passé l'angle de la dernière maison, Cosette s'arrêta. Aller au delà de la dernière boutique, cela avait été difficile, aller plus loin que la dernière maison, cela était effrayant. Elle posa le seau à terre, plongea sa main dans ses cheveux et se mit à se gratter lentement la tête, geste propre aux enfants terrifiés et indécis. Ce n'était plus Montfermeil, c'étaient les champs. L'espace noir et désert était devant elle. Elle

regarda avec désespoir cette obscurité où il n'y avait plus personne, où il y avait des bêtes, où il y avait peut-être des revenants. Elle regarda bien, et elle entendit les bêtes qui marchaient dans l'herbe et elle vit distinctement les revenants qui remuaient dans les arbres. Alors elle ressaisit le seau, la peur lui donna de l'audace. – Bah! dit-elle, je lui dirai qu'il n'y avait plus d'eau! – Et elle rentra résolument dans Montfermeil.

A peine eut-elle fait cent pas qu'elle s'arrêta encore, et sa main retourna dans ses cheveux. Maintenant, c'était la Thénardier qui lui apparaissait; la Thénardier terrible et hideuse °avec sa bouche d'hyène°. L'enfant jeta un regard lamentable en avant et en arrière. Que faire? que devenir? où aller? Devant elle le spectre de la Thénardier; derrière elle tous les fantômes inconnus de la nuit et des bois. Ce fut devant la Thénardier qu'elle recula. Elle reprit le chemin de la source et se mit à courir. Elle sortit du village en courant, elle entra dans le bois en courant, ne regardant plus rien, n'écoulant plus rien. Elle n'arrêta sa course que lorsque l'haleine lui manqua, mais elle n'interrompit point sa marche. Elle allait devant elle, éperdue.

Le frémissement nocturne de la forêt l'enveloppait tout entière. Elle ne pensait plus, elle ne voyait plus. C'était une sorte de tournoiement vertigineux. Elle éprouvait ce je ne sais quoi d'inouï qu'éprouve l'âme en tombant dans l'abîme.

Il n'y avait que sept ou huit minutes de la lisière du bois à la source. Elle connaissait le chemin pour l'avoir fait plusieurs fois le jour. Chose étrange, elle ne se perdit pas. Il y avait un reste d'instinct qui la conduisait vaguement. Elle ne jetait cependant les yeux ni à droite ni

à gauche, de crainte de voir des choses dans les branches et dans les broussailles. Elle arriva ainsi à la source.

C'était une petite cuve naturelle creusée par l'eau dans un sol glaiseux, entourée de mousses et de grandes herbes, et pavée de quelques grosses pierres. Un ruisseau s'en échappait avec un petit bruit doux.

Cosette ne prit pas le temps de respirer. Elle se suspendit du bras gauche à un jeune chêne penché sur la source et plongea le seau dans l'eau. Elle était dans un moment si violent que ses forces étaient triplées. Elle retira le seau presque plein et le posa sur l'herbe.

Cela fait, elle s'aperçut qu'elle était épuisée. Elle eût bien voulu repartir tout de suite; mais l'effort de remplir le seau avait été tel qu'il lui fut impossible de faire un pas. Elle fut bien forcée de s'asseoir. Elle se laissa tomber sur l'herbe et y demeura accroupie.

Elle ferma les yeux, puis elle les rouvrit, sans savoir pourquoi, mais ne pouvant faire autrement.

A côté d'elle l'eau agitée dans le seau faisait des tourbillons qui ressemblaient à des serpents de feu.

Au-dessus de sa tête, le ciel était couvert de grands nuages ténébreux qui étaient comme des pans de fumée.

Jupiter se couchait à l'horizon. L'enfant regardait d'un oeil égaré cette grosse étoile qu'elle ne connaissait pas et qui lui faisait peur. L'astre en effet était très près de la terre et traversait en ce moment une épaisse couche de brume qui lui donnait une rougeur °horrible°. On eût dit une °plaie° lumineuse.

Un vent froid soufflait de la plaine. Le bois était ténébreux, sans aucun froissement de feuilles, sans aucune des lueurs de l'été. De grands branchages s'y dressaient °affreusement°. Des buissons chétifs et hideux

sifflaient dans les clairières. Les grandes herbes fourmillaient sous la bise comme des anguilles. De tous les côtés il y avait des étendues sinistres.

Sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, l'enfant se sentait saisi par cette immensité profondément mystérieuse de la nature. Ce n'était plus seulement de la terreur qui la pénétrait, c'était quelque chose de plus terrible même que la terreur. Elle frissonnait. Les expressions manquent pour dire ce qu'avait d'étrange ce frisson qui la glaçait jusqu'au fond du cœur. Son oeil était devenu farouche. Elle croyait sentir qu'elle ne pourrait peut-être pas s'empêcher de revenir là à la même heure le lendemain.

Alors, par une sorte d'instinct, pour sortir de cet état violent, elle se mit à compter à haute voix un, deux, trois, quatre, jusqu'à dix, et quand elle eut fini, elle recommença. Cela lui rendit la conscience vraie des choses qui l'entouraient. Elle sentit le froid à sa main qu'elle avait mouillée en puisant de l'eau. Elle se leva. La peur lui était revenue, une peur naturelle et insurmontable. Elle n'eut plus qu'une pensée, s'enfuir; mais s'enfuir à toutes jambes, à travers bois, à travers champs, jusqu'aux maisons, jusqu'aux fenêtres, jusqu'aux chandelles allumées. Son regard tomba sur le seau plein qui était devant elle. Tel était l'effroi que lui inspirait la Thénardier qu'elle n'osa pas s'enfuir sans le seau d'eau. Elle saisit l'anse à deux mains.

Elle fit ainsi une douzaine de pas, mais le seau était plein, il était lourd, elle fut forcée de le laisser retomber à terre. Elle respira un moment, puis elle souleva l'anse de nouveau, et se remit à marcher, cette fois un peu plus longtemps. Mais il fallut s'arrêter encore. Après quelques

secondes de repos, elle repartit. Elle marchait penchée en avant comme une vieille femme; le froid de l'anse de fer achevait d'engourdir et de geler ses petites mains mouillées; de temps en temps elle était forcée de s'arrêter, et chaque fois qu'elle s'arrêtait l'eau qui débordait du seau tombait sur ses jambes nues. Cela se passait au fond d'un bois, la nuit, loin de tout regard humain; il n'y avait que Dieu en ce moment qui voyait cette chose triste.

Et sans doute sa mère, hélas!

Elle soufflait avec une sorte de râlement douloureux; elle sentait des sanglots qui lui serraient la gorge, mais elle n'osait pas pleurer, tant elle avait peur de la Thénardier, même loin. Elle se figurait toujours que la Thénardier était là.

Cependant elle ne pouvait pas faire beaucoup de chemin ainsi, et elle allait bien lentement. Elle pensait avec angoisse qu'il lui faudrait plus d'une heure pour retourner ainsi à Montfermeil et que la Thénardier la battrait. Cette angoisse se mêlait à son épouvante d'être seule dans le bois la nuit. Elle était harassée de fatigue et n'était pas encore sortie de la forêt. Elle fit une dernière pause plus longue que les autres pour se reposer, puis elle rassembla toutes ses forces, °reprit° le seau et se remit à marcher courageusement. Cependant le pauvre petit être désespéré ne put s'empêcher de s'écrier : Ô mon Dieu! mon Dieu!

En ce moment, elle sentit tout à coup que le seau ne pesait plus rien. Une main, qui lui parut énorme, venait de saisir l'anse et la soulevait vigoureusement. Elle leva la tête. Une grande forme noire, droite et debout, marchait auprès d'elle dans l'obscurité. C'était un homme qu'elle

n'avait pas entendu venir.

Il y a des instincts pour toutes les rencontres de la vie. L'enfant n'eut pas peur.

Dans l'après-midi de cette même journée de Noël 1823, un homme se promena assez longtemps dans la partie la plus déserte du boulevard de l'Hôpital. Cet homme avait l'air de quelqu'un qui cherche un logement, et semblait s'arrêter de préférence aux plus humbles maisons de cette lisière délabrée du faubourg Saint-Marceau.

Cet homme, dans son vêtement comme dans toute sa personne, réalisait le type °de ce qu'° on pourrait nommer le mendiant de bonne compagnie, l'extrême misère jointe à l'extrême propreté. C'est là un mélange assez rare qui inspire aux cœurs intelligents ce double respect qu'on éprouve toujours pour celui qui est très pauvre et pour celui qui est très digne. Il avait un chapeau rond très vieux et très brossé, une redingotte râpée jusqu'à la corde en drap jaune d'ocre, couleur qui n'avait rien de trop étrange à cette époque, des culottes noires devenues grises aux genoux, des bas de laine noirs et de gros souliers à boucles de cuivre. On eût dit un ancien précepteur de bonne maison revenu de l'émigration. Il s'appuyait sur une canne + + + + coupé dans une haie. A ses cheveux tout blancs, à son front ridé, à ses lèvres livides, à son visage où tout respirait l'accablement et la lassitude de la vie, on lui eût donné beaucoup plus de soixante ans. A sa démarche ferme, quoique lente, °à la° vigueur singulière empreinte dans tous ses mouvements,

on ne lui en eût pas donné cinquante.

Il y a peu de passants sur ce boulevard, surtout l'hiver. Cet homme, sans affectation pourtant, semblait les éviter plutôt que les chercher.

A cette époque le roi Louis XVIII allait presque tous les jours à Choisy-le-Roi. C'était une de ses promenades favorites. Vers deux heures, presque invariablement, on voyait passer au galop, sur le boulevard de l'Hôpital, la voiture royale toute dorée, avec de grosses branches de lys sur les panneaux. °Le promeneur à la redingote jaune n'était évidemment pas du quartier, et probablement pas de Paris, car il ignorait ce détail. Lorsqu'à deux heures la voiture° royale entourée d'un escadron de gardes-du-corps galonnés d'argent déboucha rapidement sur le boulevard après avoir tourné la Salpêtrière, il parut surpris et presque effrayé. Il n'y avait que lui dans la contre-allée, il se rangea vivement derrière un angle de mur d'enceinte, ce qui n'empêcha pas M. le duc d'Havré °de l'apercevoir°. M. le duc d'Havré, comme capitaine des gardes de service, était assis dans la voiture vis-à-vis du roi. Il dit à sa majesté : Voilà un homme d'assez mauvaise mine. Quelques uns des gens de police qui éclairaient le passage du roi, le remarquèrent également, et l'un d'eux reçut l'ordre de le suivre. Mais l'homme s'enfonça dans les petites rues solitaires du faubourg, et comme le jour commençait à baisser, l'agent perdit sa trace; ainsi que cela est constaté par un rapport adressé le soir même à M. le comte Anglès, alors préfet de police.

Quand l'homme à la redingote jaune eut dépisté l'agent, il doubla le pas, non sans s'être retourné bien des fois pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. A quatre heures moins un quart, c'est-à-dire à la nuit close, il passait

devant le théâtre de la Porte-Saint-Martin où l'on donnait ce jour-là les deux Forçats. Cette affiche éclairée par les réverbères du théâtre, le frappa, car, quoiqu'il marchât vite, il s'arrêta pour la lire. Un instant après, il était dans le cul-de-sac de la Planchette, et il entra au Plat d'étain, où était alors le bureau de la voiture de Lagny. Cette voiture partait à quatre heures. Les chevaux étaient attelés, et les voyageurs, appelés par le cocher, escaladaient le haut escalier de fer du coucou.

L'homme demanda :

– Avez-vous une place?

– Une seule, à côté de moi, sur le siège, dit le cocher.

– Je la prends.

– Montez.

Cependant, avant de partir, le cocher jeta un coup d'œil sur le costume inquiétant du voyageur, sur la petitesse de son paquet, et se fit payer.

– Allez-vous jusqu'à Lagny, demanda le cocher?

– Oui, dit l'homme.

Il paya jusqu'à Lagny.

On partit. Quand on eut passé la barrière, le cocher essaya de nouer la conversation, mais le voyageur ne répondait que par monosyllabes. Le cocher prit le parti de siffler et de jurer après ses chevaux.

Le cocher s'enveloppa dans son manteau. Il faisait froid. L'homme ne paraissait pas y songer. On traversa ainsi Gournay et Neuilly-sur-Marne.

A six heures du soir on était à Chelles. Le cocher s'arrêta pour laisser souffler ses chevaux, devant l'auberge à rouliers installée dans les vieux bâtiments de l'abbaye royale.

– Je descends ici, dit l'homme.

Il prit son paquet et son bâton, et sauta à bas de la voiture.

Un moment après il avait disparu.

Quand au bout de quelques minutes la voiture repartit pour Lagny, elle ne le rencontra pas dans la grande rue de Chelles.

Le cocher se tourna vers les voyageurs de l'intérieur.

– Voilà, dit-il, un homme qui n'est pas d'ici, car je ne le connais pas. Il a l'air de n'avoir pas le sou, il paye pour Lagny, et il ne va que jusqu'à Chelles. Toutes les maisons sont fermées, et on ne le retrouve plus. Il s'est donc enfoncé dans la terre.

L'homme ne s'était pas enfoncé dans la terre, mais il avait arpenté en hâte dans l'obscurité la grande rue de Chelles, puis il avait pris à gauche avant d'arriver à l'église le chemin vicinal qui mène à Montfermeil, comme quelqu'un qui eût connu le pays et qui y fût déjà venu.

Il suivit ce chemin rapidement. A l'endroit où il est coupé par l'ancienne route bordée d'arbres qui va de Gagny à Lagny, il entendit venir des passants. Il se cacha précipitamment dans un fossé, et y attendit que les gens qui passaient se fussent éloignés. La précaution était d'ailleurs presque superflue, car, comme nous l'avons déjà dit, c'était une nuit de décembre très noire. On voyait à peine deux ou trois étoiles au ciel.

C'est à ce point-là que commence la montée de la colline. L'homme ne rentra pas dans le chemin de Montfermeil, il prit à droite, à travers champs, et gagna à grands pas le bois.

Quand il fut dans le bois, il ralentit sa marche, et se mit à regarder avec soin tous les arbres, avançant pas à

pas, comme s'il cherchait et suivait une route mystérieuse connue de lui seul. Il y eut un moment où il parut se perdre et où il s'arrêta indécis. Enfin il arriva, de tâtonnements en tâtonnements, à une clairière où il y avait un tas de grosses pierres. Il alla vivement vers ces pierres et les examina avec attention à travers la brume de la nuit, comme s'il les reconnaissait une à une. Un gros arbre couvert de verrues était à quelques pas du tas de pierres. Il alla à cet arbre, et promena sa main sur l'écorce du tronc, comme s'il cherchait à reconnaître et à compter toutes les verrues.

Cela fait, il s'orienta et reprit sa marche à travers le bois.

C'était cet homme qui venait de rencontrer Cosette.

Cosette, nous l'avons dit, n'avait pas eu peur.

L'homme lui adressa la parole. Il parlait d'une voix grave et presque basse.

– Mon enfant, c'est bien lourd pour vous ce que vous portez là.

Cosette leva la tête et répondit :

– Oui, monsieur.

– Donnez, dit l'homme. Je vais vous le porter.

Cosette lâcha le seau. L'homme se mit à cheminer près d'elle.

– C'est très lourd en effet, dit-il entre ses dents. Puis il ajouta :

– Petite, quel âge as-tu?

– Six ans, monsieur.

– Et viens-tu de loin comme cela?

– De la source qui est dans le bois.

– Et est-ce loin où tu vas?

– A un bon quart d'heure d'ici.

L'homme resta un moment sans parler, puis reprit brusquement :

– Tu n'as donc pas de mère?

– Je ne sais pas, dit l'enfant.

Avant que l'homme eût eu le temps de reprendre la parole, elle ajouta :

– Je ne crois pas. Les autres en ont. Moi, je n'en ai

pas. Je crois que je n'en ai jamais eu.

L'homme s'arrêta, il posa le seau à terre, se pencha et mit ses deux mains sur les deux épaules de l'enfant, faisant effort pour la regarder et voir son visage dans l'obscurité. La figure maigre et chétive de Cosette se dessinait vaguement à le lueur livide du ciel.

– Comment t'appelles-tu, dit l'homme?

– Cosette.

L'homme la regarda encore, puis il se releva, reprit le seau, et se remit à marcher.

Au bout d'un instant il reprit :

– Petite, où demeures-tu?

– A Montfermeil, si vous connaissez, dit l'enfant.

– C'est là que nous allons?

– Oui, monsieur.

Il fit encore un silence, puis recommença :

– Qui est-ce donc qui t'a envoyée à cette heure chercher de l'eau dans le bois?

– C'est madame Thénardier.

L'homme repartit d'un son de voix indifférent :

– Qu'est-ce qu'elle fait, ta madame Thénardier?

– C'est ma bourgeoise, dit l'enfant. Elle tient l'auberge.

– L'auberge, dit l'homme? Eh bien, je vais aller y loger cette nuit. – Conduis-moi.

L'homme marchait assez vite. Cosette le suivait sans peine. Elle ne sentait plus la fatigue. De temps en temps elle levait les yeux vers cet homme avec une sorte de sérénité inexprimable. Jamais on ne lui avait appris à se tourner vers Dieu et à prier. Cependant elle sentait en elle quelque chose qui ressemblait à de l'espérance et à de la joie et qui s'en allait au ciel.

Ils atteignirent le village; Cosette guida l'étranger dans les rues. Ils passèrent devant la boutique du boulanger, mais Cosette ne songea pas au pain qu'elle devait rapporter. L'homme avait cessé de lui faire des questions et gardait maintenant un silence morne. Quand ils eurent passé l'église et comme ils approchaient de l'auberge, Cosette lui toucha le bras timidement :

– Monsieur?

– Quoi, mon enfant?

– Nous voilà tout près de la maison.

– Eh bien?

– Voulez-vous me laisser reprendre le seau à présent?

– Pourquoi?

– C'est que si madame voit qu'on me l'a porté, elle me battra.

L'homme lui remit le seau. Un moment après, ils étaient à la porte de la gargotte.

Cosette frappa. La porte s'ouvrit. La Thénardier parut une chandelle à la main.

– Ah! c'est toi, petite gueuse! Dieu merci, tu y as mis le temps!

– Madame, dit Cosette toute tremblante, voilà un monsieur qui vient loger.

La Thénardier remplaça sa mine bourrue par sa grimace aimable, changement à vue propre aux aubergistes, et chercha avidement du regard le nouveau venu.

– C'est monsieur, dit-elle?

– Oui, madame, répondit l'homme en portant la main à son chapeau.

Les voyageurs riches ne sont pas si polis. Ce geste et l'inspection de l'étranger que la Thénardier passa d'un

coup d'œil firent évanouir la mine aimable et reparaître la mine bourrue.

– Entrez, bonhomme, dit-elle

Le «bonhomme» entra. La Thénardier lui jeta un second coup d'œil, échangea un regard avec son mari, lequel buvait avec les rouliers dans un coin, puis s'écria :

– Ah çà, brave homme, je suis bien fâchée, mais c'est que je n'ai plus de place.

– Mettez-moi où vous voudrez, dit l'homme, au grenier, à l'écurie. Je payerai comme si j'avais une chambre.

– Quarante sous.

– Quarante sous.

– A la bonne heure.

– Quarante sous, dit un roulier bas à la Thénardier! mais ce n'est que vingt sous.

– C'est quarante sous pour lui, répliqua la Thénardier du même ton. Je ne loge pas des pauvres à moins. Ca gêne une maison.

Cependant l'homme s'était assis à une table où Cosette s'était empressée de lui porter une bouteille de vin et un verre. Le marchand qui avait demandé le seau d'eau était allé lui-même le porter à son cheval. Cosette avait repris sa place sous la table de cuisine et s'était remise à son tricot.

L'homme, qui avait à peine trempé ses lèvres dans le verre de vin qu'il s'était versé, considérait l'enfant avec une attention profonde.

Cosette était presque laide. Nous avons déjà esquissé au commencement de ce volume cette petite figure triste. Cosette était maigre et blême. Ses grands yeux enfoncés dans une sorte d'ombre profonde étaient presque éteints à

force d'avoir pleuré. La bouche avait ce pli de l'angoisse habituelle, propre aux condamnés et aux malades désespérés. Ses mains étaient, comme sa mère l'avait deviné, «perdues d'engelures». Le feu qui l'éclairait en ce moment faisait saillir les angles de ses os et rendait sa maigreur affreusement visible. Comme elle grelottait toujours, elle avait pris l'habitude de serrer ses deux genoux l'un contre l'autre. Tout son vêtement n'était qu'un haillon qui eût fait pitié l'été et qui faisait horreur l'hiver. Elle n'avait sur elle que de la toile trouée; pas un chiffon de laine. On voyait sa peau çà et là, et on y distinguait partout des taches bleues ou noires qui indiquaient les endroits où la Thénardier l'avait touchée. Toute la personne de cette enfant, son allure, son attitude, le son de sa voix, son regard, son silence, son moindre geste, exprimaient et traduisaient une seule idée : la crainte.

Cette crainte était telle qu'en arrivant, toute mouillée comme elle était, elle n'avait pas osé s'aller sécher au feu et s'était remise silencieusement à son travail.

L'homme à la redingote jaune ne la quittait pas des yeux.

Tout à coup la Thénardier s'écria :

– A propos! et ce pain?

Cosette, selon sa coutume toutes les fois que la Thénardier élevait la voix, sortit bien vite de dessous la table.

Elle avait complètement oublié ce pain. Elle eut recours à l'expédient des enfants toujours effrayés. Elle mentit.

– Madame, le boulanger était fermé.

– Il fallait cogner.

– J’ai cogné, madame.

– Eh bien?

– Il n’a pas ouvert.

– Je saurai demain si c’est vrai, dit la Thénardier, et si tu mens, tu auras une fière danse. En attendant, rends-moi la pièce-quinze-sous.

Cosette fouilla dans la poche de son tablier, et devint verte. La pièce de quinze sous n’y était plus.

– Ah çà, dit la Thénardier, m’as-tu entendue?

Cosette fouilla dans sa poche et la retourna, il n’y avait rien. Elle + + + La pauvre enfant ne trouva pas une parole. Elle était pétrifiée.

– Est-ce que tu l’as perdue, râla la Thénardier?

En même temps elle allongea le bras vers le martinet suspendu à l’angle de la cheminée.

Ce geste terrible rendit à Cosette la force de crier :

– Grâce! madame! madame! je ne le ferai plus.

La Thénardier détacha le martinet.

Cependant l’homme à la redingotte jaune avait fouillé dans ses poches sans qu’on remarquât ce mouvement. D’ailleurs les °autres voyageurs° buvaient ou jouaient aux cartes et ne faisaient attention à rien.

La Thénardier + + + Cosette qui se pelotonnait avec terreur dans l’angle de la cheminée, tâchant de ramasser et de dérober ses pauvres membres demi-nus. La Thénardier leva le bras. L’homme la retint.

– Pardon, madame, dit-il, mais tout à l’heure j’ai vu quelque chose qui est tombé de la poche du tablier de cette petite et qui a roulé. C’est peut-être cela.

En même temps il se baissa et parut °chercher° par terre un instant.

– Justement. Voici, dit-il en se relevant.

Et il tendit une pièce d’argent à la Thénardier.

– Oui, c’est cela, dit-elle.

Ce n’était pas cela, car c’était une pièce de vingt sous, mais la Thénardier y trouvait du bénéfice. Elle mit la pièce dans sa poche, et se borna à jeter un regard farouche à l’enfant en disant : – Que cela ne t’arrive plus!

Cosette rentra dans ce que la Thénardier appelait «sa niche», et son grand oeil, fixé sur le voyageur inconnu, commença à prendre une expression qu’il n’avait jamais eue depuis qu’elle était au monde, celle de la reconnaissance et de l’amour.

– Voulez-vous souper, dit la Thénardier au voyageur?

Il ne répondit pas. Il semblait songer profondément.

– Qu’est-ce que c’est que cet homme-là, dit-elle entre ses dents? C’est quelque affreux pauvre. Cela n’a pas le sou pour souper. Me payera-t-il mon logement seulement?

Cependant + + + + les deux petites Thénardier étaient entrées. C’était vraiment deux jolies petites filles. Elles étaient fort coquettement ajustées, fort chaudement. Et à leur toilette, à leur gaîté, au bruit qu’elles faisaient, on voyait qu’elles étaient l’amour de leur mère. Quand elles entrèrent la Thénardier leur dit d’un ton grondeur, qui était plein d’adoration : – Ah! vous voilà donc, bonnes pièces!

Elles vinrent s’asseoir au coin du feu. Elles avaient une poupée qu’elles °tournaient° et retournaient sur leurs genoux avec toutes sortes de gazouillements joyeux. De temps en temps, Cosette levait les yeux de son tricot, et les regardait jouer d’un air °lugubre°.

Palmyre et Malvina ne regardaient pas Cosette.

C'était pour elles comme le chien. Ces trois petites filles n'avaient pas quinze ans à elles trois et elles représentaient déjà toute la société des hommes; d'un côté l'envie, de l'autre le dédain.

La poupée des sœurs Thénardier était très fanée et très vieille et toute cassée, mais elle n'en paraissait pas moins admirable à Cosette, qui de sa vie n'avait eu une poupée, une vraie poupée, pour nous servir d'une expression que tous les enfants comprendront.

Tout à coup la Thénardier, qui continuait d'aller et venir dans la salle, s'aperçut que Cosette avait des distractions et qu'au lieu de travailler, elle s'occupait des petites qui jouaient.

– Ah! je t'y prends, cria-t-elle! C'est comme cela que tu travailles! Je vais te faire travailler à coups de martinet, moi.

L'étranger s'était levé.

– Madame, dit l'étranger, + laissez-la jouer!

De la part de tout voyageur qui eût °mangé° une tranche de gigot et bu une bouteille de vin à son souper et qui n'eût pas eu l'air d'un affreux pauvre, un pareil souhait eût été un ordre. Mais qu'un homme qui avait ce chapeau se permît d'avoir un désir et qu'un homme qui avait cette redingote se permît d'avoir une volonté, c'est ce que la Thénardier ne crut pas devoir tolérer. Elle repartit aigrement :

– Il faut qu'elle travaille puisqu'elle mange. Je ne la nourris pas à rien faire.

– Qu'est-ce qu'elle fait donc? reprit l'étranger de cette voix douce qui contrastait si étrangement avec ses habits de mendiant et ses épaules de portefaix.

La Thénardier daigna répondre :

– Des bas, s'il vous plaît. Des bas pour mes petites filles qui n'en ont pas, autant dire, et qui vont tout à l'heure pieds nus.

L'homme continua :

– Quand aura-t-elle fini cette paire de bas?

– Elle en a encore au moins pour trois ou quatre grands jours, la paresseuse.

– Et combien peut valoir cette paire de bas, quand elle sera faite?

La Thénardier lui jeta un coup d'œil méprisant.

– Au moins quarante sous.

– La donneriez-vous pour cinq francs, reprit l'homme?

– Pardieu, s'écria avec un gros rire le Thénardier qui écoutait! cinq francs? je crois fichtre bien! Un tigre à cinq griffes!

– Il faudrait payer tout de suite, dit la Thénardier de sa voix brève et péremptoire.

– J'achète cette paire de bas, répondit l'homme, et, ajouta-t-il en tirant de sa poche une pièce de cinq francs qu'il posa sur la table, – je la paye.

Puis il se tourna vers Cosette.

– Maintenant ton travail est à moi. Joue, mon enfant.

La Thénardier n'avait rien à répliquer. Elle se mordit les lèvres, et son visage prit une expression de haine.

Cependant Cosette tremblait. Elle se hasarda à demander :

– Madame, est-ce que c'est vrai? est-ce que je peux jouer?

– Joue! dit la Thénardier d'une voix terrible.

– Merci, madame, dit Cosette.

Et pendant que sa bouche remerciait la Thénardier,

on oeil remerciait le voyageur.

Le Thénardier s'était remis à boire. Sa femme lui dit à l'oreille :

– Qu'est-ce que ça peut être que cet homme jaune?

– Pardi, répondit magistralement Thénardier, quelque millionnaire.

Cosette avait laissé là son tricot, mais elle n'était pas sortie de sa place. La pauvre enfant bougeait toujours le moins possible. Elle avait pris dans une boîte derrière elle quelques vieux chiffons et son petit sabre de plomb.

Palmyre et Malvina n'avaient fait aucune attention à ce qui s'était passé. Elles venaient d'exécuter une opération fort importante; elles s'étaient emparées du chat. Elles avaient jeté la poupée à terre, et Malvina, qui était l'aînée, emmaillottait le petit chat, malgré ses miaulements et ses contorsions, avec une foule de nippes et de guenilles rouges et bleues. Tout en faisant ce grave et difficile travail, elle disait à sa sœur dans ce doux et adorable langage des enfants dont la grâce, pareille à la splendeur de l'aile des papillons, s'en va quand on veut la fixer :

– Vois-tu, ma sœur, cette poupée-là est plus amusante que l'autre. Elle remue, elle crie, elle est chaude. Vois-tu, ma sœur, ce serait ma petite fille. Je serais une dame. Je viendrais te voir et tu la regarderais. Peu à peu tu verrais ses moustaches, et cela t'étonnerait. Et puis tu verrais ses oreilles, et puis tu verrais sa queue, et cela t'étonnerait. Et tu me dirais : Ah mon Dieu! et je te dirais : Oui, madame, c'est une petite fille que j'ai comme ça. Les petites filles sont comme ça à présent.

Palmyre écoutait Malvina avec admiration.

Cependant le Thénardier et les buveurs s'étaient mis

à chanter une chanson paillardes dont ils riaient à faire trembler le plafond.

Comme les oiseaux font un nid avec tout, les enfants font une poupée avec n'importe quoi. Pendant que Malvina et Palmyre emmaillotaient le chat, Cosette de son côté avait emmaillotté le sabre. Cela fait, elle l'avait couché sur ses bras, et elle chantait doucement tout bas pour l'endormir.

Cependant la Thénardier s'était rapprochée de l'homme jaune. – Mon mari a raison, pensait-elle, c'est peut-être un Rothschild. Il y a des riches si farces!

– Voyez-vous, monsieur, dit-elle en prenant son air douceâtre qui était encore plus triste à voir que son air féroce, je veux bien que l'enfant joue, je ne m'y oppose pas, mais c'est bon pour une fois, parce que vous êtes généreux. Voyez-vous, cela n'a rien. Il faut que cela travaille.

– Elle n'est donc pas à vous, cette enfant, demanda l'homme?

– Oh mon Dieu non, monsieur! c'est une petite pauvre que nous avons recueillie comme cela, par charité. Une espèce d'enfant imbécile. Elle doit avoir de l'eau dans la tête. Elle a la tête grosse, comme vous voyez. Nous faisons pour elle ce que nous pouvons, car nous ne sommes pas riches. Nous avons beau écrire à son pays, voilà six mois qu'on ne nous répond plus. Il faut croire que sa mère est morte.

– Ah! dit l'homme, et il retomba dans sa rêverie.

– C'était une pas grand chose, ajouta la Thénardier. Elle abandonnait son enfant.

Pendant toute cette conversation, Cosette, comme si un instinct l'eût avertie qu'on parlait d'elle, n'avait pas

quitté des yeux la Thénardier. Elle écoutait vaguement.

Cependant les buveurs, tous ivres aux trois quarts, répétaient leur refrain obscène avec un redoublement de gaîté. C'était une gaillardise de haut goût où étaient mêlés la Vierge et l'enfant Jésus. La Thénardier était allée prendre sa part des éclats de rire. Cosette sous la table s'était remise à bercer l'espèce de maillot qu'elle avait fait, et tout en le berçant, elle chantait à voix basse : Ma mère est morte! ma mère est morte! ma mère est morte!

Sur de nouvelles insistances de la Thénardier, l'homme jaune, «le millionnaire», °consentit enfin° à souper. – Que veut monsieur, demanda la Thénardier? – Du pain et du fromage, dit l'homme. – Décidément c'est un gueux, pensa la Thénardier.

Les ivrognes chantaient toujours leur chanson, et l'enfant, sous la table, chantait aussi la sienne.

Tout à coup Cosette s'interrompit. Elle venait de se retourner et d'apercevoir la poupée des petites Thénardier qu'elles avaient laissée à terre à quelques pas de la table de cuisine.

Alors elle laissa tomber la fausse poupée qu'elle s'était faite, puis elle promena lentement ses yeux autour de la salle. La Thénardier parlait bas à son mari, Malvina et Palmyre jouaient avec le chat, les voyageurs mangeaient et buvaient, aucun regard n'était fixé sur elle. Elle n'avait pas un moment à perdre. Elle sortit de dessous la table en rampant sur ses genoux et sur ses mains, s'assura encore une fois qu'on ne la guettait pas, puis se glissa vivement jusqu'à la poupée, et la saisit. Un moment après elle était à sa place, assise, immobile, tournée seulement de manière à faire de l'ombre sur la poupée qu'elle tenait dans ses bras. Ce bonheur de jouer

avec une poupée était tellement rare pour elle qu'il avait toute la violence d'une volupté.

Personne ne l'avait vue, excepté le voyageur, qui mangeait lentement son fromage et son pain.

Cette joie dura près d'un quart d'heure.

Mais, quelque précaution que prit Cosette, elle ne s'apercevait pas qu'un des pieds de la poupée – passait, – et que le feu de la cheminée l'éclairait très vivement. Ce pied rose et lumineux qui sortait de l'ombre frappa subitement le regard de Palmyre qui dit à Malvina : Tiens! ma sœur!

Les deux petites filles s'arrêtèrent, stupéfaites. Cosette avait osé prendre la poupée!

Malvina se leva, et, sans lâcher le chat, alla vers sa mère et se mit à la tirer par sa jupe.

– Mais laisse-moi donc, dit la mère. Qu'est-ce que tu me veux?

– Mère, dit l'enfant, regarde donc!

Et elle désignait du doigt Cosette.

Cosette, elle, tout entière aux extases de la possession, ne voyait et n'entendait plus rien.

Le visage de la Thénardier prit cette expression particulière qui se compose du terrible mêlé aux riens de la vie et qui a fait nommer ces sortes de femmes, mégères.

°Cette fois° l'orgueil blessé °exaspérait encore° sa colère. Cosette avait franchi tous les intervalles, Cosette avait attenté à la poupée de «ces demoiselles». Une impératrice qui verrait un mougick essayer la couronne de son fils n'aurait pas une autre figure.

Elle cria d'une voix que la fureur enrouait.

– Cosette!

Cosette tressaillit comme si la terre eût tremblé sous elle. Elle se retourna.

– Cosette, répéta la Thénardier.

Cosette prit la poupée et la posa doucement à terre avec une sorte de respect mêlé de désespoir. Puis elle joignit les mains, et ce qui est douloureux à dire pour un enfant de cet âge, elle se les tordit; puis, ce que n'avait pu faire aucune des émotions de la journée, ni la course dans le bois, ni la pesanteur du seau d'eau, ni la perte de l'argent, ni la vue du martinet, ni même la sombre parole qu'elle avait entendu dire à la Thénardier, – elle éclata en sanglots.

Cependant le voyageur s'était levé.

– Qu'est-ce donc, dit-il à la Thénardier?

– Vous ne voyez pas? dit la Thénardier en montrant du doigt le corps du délit qui gisait aux pieds de Cosette.

– Hé bien, quoi? dit l'homme.

– Cette gueuse, cria la Thénardier, s'est permis de toucher à la poupée des enfants!

– Tout ce bruit pour cela, dit l'homme! Eh mon Dieu, quand elle jouerait avec cette poupée?

– Avec ses mains sales, poursuivit la Thénardier! avec ses affreuses mains!

Ici Cosette redoubla ses sanglots.

– Te tairas-tu! cria la Thénardier.

L'homme alla droit à la porte de la rue, l'ouvrit et sortit.

Il faut croire que depuis plus d'une heure qu'il était là, au milieu de sa rêverie, il avait confusément remarqué cette boutique de bimbelerie éclairée de lampions et de chandelles si splendidement qu'on l'apercevait à travers la vitre du cabaret comme une illumination.

Quoiqu'il fut sorti, la Thénardier profita de son absence pour allonger à Cosette un grand coup de pied sous la table.

La porte se rouvrit, l'homme reparut, il portait à la main la poupée fabuleuse que tous les enfants du village contemplaient depuis le matin, et il la posa devant Cosette en disant :

– Tiens, c'est pour toi.

Cosette leva les yeux, elle avait vu venir l'homme à elle avec cette poupée comme elle eût vu venir le soleil, elle entendit ces paroles inouïes, c'est pour toi, elle le regarda, elle regarda la poupée, puis elle recula lentement, et s'alla cacher tout au fond sous la table dans le coin du mur.

La Thénardier, Palmyre, Malvina, étaient autant de statues. Les buveurs eux-mêmes s'étaient arrêtés. Il s'était fait un silence solennel dans tout le cabaret. Le Thénardier s'approcha de sa femme et lui dit tout bas : – Cette machine coûte au moins cent francs. Pas de bêtises. A plat ventre devant l'homme!

Les natures grossières n'ont pas de transitions.

– Eh bien, Cosette, dit la Thénardier d'une voix toute composée de ce miel aigre des méchantes femmes, est-ce que tu ne prends pas ta poupée?

Cosette se hasarda à sortir de son trou.

– Ma petite Cosette, reprit la Thénardier d'un air bonhomme, monsieur te donne une poupée. Prends-la. Elle est à toi.

Cosette considérait la poupée merveilleuse avec une sorte de terreur. Son visage était encore inondé de larmes, mais ses yeux commençaient à s'emplier, comme le ciel au crépuscule du matin, des rayonnements étranges de la

joie. Elle éprouvait en ce moment-là quelque chose d'un peu pareil à ce qu'elle eût ressenti si on lui eût dit brusquement : Petite, vous êtes la reine de France.

Enfin elle s'approcha de la poupée et se hasarda à dire timidement en se tournant vers la Thénardier :

– Est-ce que je peux, madame?

– Pardi, fit la Thénardier. C'est à toi. Puisque monsieur te la donne.

– Vrai, monsieur, reprit Cosette? est-ce que c'est vrai? c'est à moi, la dame?

L'étranger paraissait avoir les yeux pleins de larmes. Il semblait être à ce °point° d'émotion où l'on ne parle pas pour ne pas pleurer. Il fit un signe de tête à Cosette, et mit la main de «la dame» dans sa petite main. Cosette prit vivement la poupée à bras-le-corps.

– Madame, dit-elle, est-ce que je peux la mettre sur une chaise?

– Oui, mon enfant, répondit la Thénardier.

Maintenant c'étaient Malvina et Palmyre qui regardaient Cosette avec envie.

Cosette posa la poupée sur une chaise, puis s'assit à terre devant elle, et resta immobile, sans dire un mot, dans l'attitude de la contemplation.

– Joue donc, Cosette, dit l'étranger.

– Oh! je joue, répondit l'enfant.

Cet étranger, cet inconnu qui semblait une visite que la Providence faisait à Cosette, était en ce moment-là ce que la Thénardier haïssait le plus au monde. C'était plus d'émotions qu'elle n'en pouvait supporter, si habituée qu'elle fût à la dissimulation par son métier d'aubergiste. Elle se hâta d'envoyer ses filles coucher, puis elle demanda à l'homme-jaune la permission d'y envoyer

aussi Cosette, – qui a bien fatigué aujourd'hui, ajouta-t-elle d'un air maternel. Cosette s'alla coucher emportant sa poupée entre ses bras. Pour sortir de la table, il fallait qu'elle côtoyât la table où était assis l'étranger; en passant devant cette table, elle s'arrêta tout près de l'homme, sans lever les yeux sur lui, comme si elle attendait quelque chose. L'homme se pencha et parut être au moment de la baiser au front, puis il se baissa encore plus, prit sa petite main rouge et la baisa.

Ceci acheva d'exaspérer la Thénardier. Elle échangea avec son mari quelques paroles d'autant plus furieuses qu'elle n'osait les dire haut :

– Vieille bête! qu'est-ce qu'il a donc dans le ventre? venir nous déranger ici! vouloir que ce petit monstre joue! lui donner des poupées! donner des poupées de quarante francs à une chienne que je donnerais moi pour quarante sous! Lui baiser la main comme à la duchesse de Berry! Y a-t-il du bon sens? il est donc enragé, ce vieux mystérieux-là?

– Pourquoi? C'est tout simple, répliquait le Thénardier. Si ça l'amuse! Toi, ça t'amuse que la petite travaille, lui, ça l'amuse qu'elle joue. Il est bien le maître. Un voyageur, ça fait ce que ça veut quand ça paye. Si ce vieux est un philanthrope, qu'est-ce que ça te fait? De quoi te mêles-tu, puisqu'il a de l'argent?

L'homme s'était accoudé sur la table et avait repris son attitude de rêverie. Tous les autres voyageurs, marchands et rouliers, s'étaient un peu éloignés et ne chantaient plus. °Ils° le regardaient à distance avec une sorte de crainte respectueuse. Ce particulier si pauvrement vêtu, qui tirait les tigres à cinq griffes de sa poche avec tant d'aisance et qui prodiguait des poupées

gigantesques à de petites souillons en sabots était certainement un bonhomme magnifique et redoutable.

Plusieurs heures s'écoulèrent. La messe de minuit était dite, les buveurs s'en étaient allés, le cabaret était fermé, la salle basse était déserte, l'étranger était toujours à la même place et dans la même posture. De temps en temps il changeait le coude sur lequel il s'appuyait. Voilà tout. Mais il n'avait pas dit un mot depuis que Cosette n'était plus là.

Les Thénardier seuls, par convenance et par curiosité, étaient restés dans la salle. – Est-ce qu'il va passer la nuit comme ça, grommelait la Thénardier? Comme deux heures du matin sonnaient, elle se déclara vaincue et dit à son mari : – Je vais me coucher. Fais-en ce que tu voudras. – Le mari s'assit à une table dans un coin, alluma une chandelle et se mit à lire le Constitutionnel.

Une bonne heure passa ainsi. Le digne aubergiste avait lu au moins trois fois le Constitutionnel. L'étranger ne bougeait pas.

Thénardier remua, toussa, cracha, se moucha, fit craquer sa chaise. Aucun mouvement de l'homme. – Est-ce qu'il dort, pensa Thénardier? – L'homme ne dormait pas, mais rien ne pouvait l'éveiller.

Enfin Thénardier ôta son bonnet, s'approcha doucement, et s'aventura à dire :

– Est-ce que monsieur ne va pas reposer?

Ne va pas se coucher lui eût semblé excessif et familier. Reposer sentait le luxe et était du respect. Ces mots-là ont la propriété mystérieuse et admirable de gonfler le lendemain matin le chiffre de la carte à payer. Une chambre où l'on couche coûte vingt sous; une

chambre où l'on repose coûte vingt francs.

– Tiens! dit l'étranger. Vous avez raison. Est-ce que je suis bête de rester là comme cela! Où est votre écurie?

– Monsieur, fit le Thénardier avec un sourire, je vais conduire monsieur.

Il prit la chandelle, l'homme prit son paquet et son bâton, et l'intelligent gargottier le mena dans une chambre au premier qui était d'une rare magnificence, toute meublée en acajou avec des rideaux de calicot rouge.

– Qu'est-ce que c'est que cela, dit le voyageur?

– C'est notre chambre de noce, dit l'aubergiste. Nous en habitons une autre, mon épouse et moi. On n'entre ici que trois ou quatre fois dans l'année.

– J'aurais autant aimé l'écurie, dit l'homme brusquement.

Le Thénardier n'eut pas l'air d'entendre cette réflexion peu obligeante.

Il y avait sur la cheminée un chapeau de mariée en fleurs d'oranger.

– Et ceci, qu'est-ce que c'est, reprit l'étranger?

Le Thénardier cligna de l'œil.

– Monsieur, c'est le chapeau de mariée de ma femme.

Le voyageur regarda l'objet d'un regard qui semblait dire : il y a donc eu un moment où cette mégère a été une vierge!

Quand il se retourna, le Thénardier s'était retiré discrètement, sans oser dire bonsoir, ne voulant pas traiter avec une cordialité irrespectueuse un personnage qu'il se proposait d'écorder splendidement le lendemain matin.

Le voyageur avait déposé dans un coin son bâton et

son paquet. L'hôte parti, il s'assit sur un fauteuil et resta quelque temps pensif. Puis il ôta ses souliers, prit une des deux bougies, souffla l'autre, poussa la porte et sortit de la chambre, regardant autour de lui comme quelqu'un qui cherche. Il traversa un corridor et parvint à l'escalier. Là il entendit un petit bruit très doux qui ressemblait à une respiration d'enfant. Il se laissa conduire par ce bruit et arriva à une espèce d'enfoncement triangulaire pratiqué sous l'escalier ou pour mieux dire formé par l'escalier même. Cet enfoncement n'était autre chose que le dessous des marches. Là, parmi toutes sortes de vieux paniers et de vieux tessons, dans la poussière et dans les toiles d'araignées, il y avait un lit; si l'on peut appeler lit une paille trouée jusqu'à montrer la paille et une couverture trouée jusqu'à laisser voir la paille. Point de draps. Cela était posé à terre sur le carreau. Dans ce lit Cosette dormait.

L'homme s'approcha, sa bougie à la main, et la considéra.

Cosette dormait profondément. Elle tenait serrée contre elle la poupée dont les grands yeux ouverts brillaient dans l'obscurité. De temps en temps elle poussait un grand soupir comme si elle allait se réveiller, et elle étreignait la poupée dans ses bras presque convulsivement. Il n'y avait à côté de son lit qu'un de ses sabots.

Une porte ouverte près du galetas laissait voir une assez grande chambre °sombre°. L'étranger y pénétra. Au fond, à travers une porte vitrée on apercevait deux lits jumeaux très blancs. C'étaient ceux de Malvina et de Palmyre. L'étranger conjectura que cette chambre communiquait avec celle des époux Thénardier. Il allait

se retirer quand son regard rencontra la cheminée; c'était une de ces vastes cheminées d'auberge où il y a toujours un si petit feu, quand il y a du feu, et qui sont si froides à voir. Dans celle-là il n'y avait pas de feu, il n'y avait pas même de cendre; ce qui y était attira pourtant l'attention du voyageur. C'étaient deux petits souliers d'enfant de forme coquette et de grandeur inégale; le voyageur se rappela la gracieuse coutume des enfants qui mettent leurs souliers dans la cheminée le jour de Noël pour y attendre dans les ténèbres quelque °étincelant° cadeau de leur bon ange. Palmyre et Malvina n'avaient eu garde d'y manquer, et elles avaient mis chacune un de leurs souliers dans la cheminée. Le voyageur se pencha. Le bon ange, c'est-à-dire la mère, avait déjà fait sa visite, et l'on voyait reluire dans chaque soulier une belle pièce de dix sous toute neuve.

L'homme se relevait et allait s'en aller lorsqu'il aperçut au fond, à l'écart, dans le coin le plus obscur de la cheminée, un autre objet. C'était un sabot, un affreux sabot du bois le plus grossier, à demi brisé et tout couvert de cendre et de boue desséchée. C'était le sabot de Cosette. Cosette, avec cette touchante confiance des enfants qui peut être trompée toujours sans se décourager jamais, avait mis elle aussi son sabot dans la cheminée.

Il n'y avait rien dans ce sabot.

L'étranger fouilla dans son gilet, se courba, et mit dans le sabot de Cosette un louis d'or.

Puis il regagna sa chambre à pas de loup.

Le lendemain matin, avant le jour, le mari Thénardier, attablé près d'une chandelle dans la salle basse du cabaret, une plume à la main, composait la carte du voyageur à la redingote jaune, du « philanthrope » comme il l'appelait. La femme debout, à demi courbée sur lui, le suivait des yeux. Ils n'échangeaient pas une parole. C'était, d'un côté, une méditation profonde, de l'autre, cette admiration religieuse avec laquelle on regarde naître et s'épanouir une merveille de l'esprit humain. On entendait un bruit dans la maison; c'était l'Alouette qui balayait l'escalier.

Après un bon quart d'heure et quelques ratures, le Thénardier produisit ce chef-d'œuvre :

NOTE DU MONSIEUR DU N<sup>o</sup> 1  
Souper..... 3 f.  
Chambre..... 10  
Bougie..... 5  
Feu..... 4  
Service..... 1

-----  
TOTAL..... 23 fr.

– Vingt-trois francs! s'écria la femme avec un enthousiasme mêlé de quelque hésitation.

Comme tous les grands artistes, le Thénardier n'était

pas content.

– Peuh! fit-il.

C'était l'accent de Talleyrand signant au congrès de Vienne.

– Monsieur Thénardier, tu as raison, il doit bien cela, murmura la femme qui songeait à la poupée donnée à Cosette en présence de ses filles, c'est juste, mais c'est trop. Il ne voudra pas payer.

Le Thénardier fit son rire froid, et dit :

– Il payera.

Ce rire était la signification suprême de la certitude et de l'autorité. Ce qui était dit ainsi devait être. La femme n'insista point. Elle se mit à ranger les tables; le mari marchait de long en large dans la salle. Un moment après il ajouta :

– Je dois bien quinze cents francs! moi.

Il alla s'asseoir pensif au coin de la cheminée, les pieds sur les cendres chaudes.

– Ah çà, reprit la femme, tu n'oublies pas que je flanque Cosette à la porte aujourd'hui? Ce petit monstre! elle me mange le cœur avec sa poupée! J'aimerais mieux épouser Louis XVIII que de la garder un jour de plus à la maison!

Le Thénardier alluma sa pipe et répondit entre deux bouffées :

– Tu remettras la carte à l'homme.

Puis il sortit.

Il était à peine hors de la salle que le voyageur y entra.

Le Thénardier reparut sur le champ derrière lui et demeura immobile dans la porte entre-bâillée, visible seulement pour sa femme.

Le voyageur portait dans les mains son éternel bâton et son éternel paquet.

– Levé si tôt, dit la Thénardier, est-ce que monsieur nous quitte déjà?

Tout en parlant ainsi, elle tournait d'un air embarrassé la carte dans ses mains et y faisait des plis avec ses ongles. Son visage dur offrait une expression qui ne lui était pas habituelle, la timidité et le scrupule.

Le voyageur répondit distraitement :

– Oui, madame. Je m'en vais.

– Monsieur, reprit-elle, n'avait donc pas d'affaires à Montfermeil?

– Non. Je passe par ici. Voilà tout. – Madame, ajouta-t-il, qu'est-ce que je dois?

La Thénardier, sans répondre, lui tendit la carte pliée.

L'homme déplia le papier, le regarda, mais son attention était visiblement ailleurs.

– Madame, reprit-il, faites-vous de bonnes affaires dans ce Montfermeil?

– Comme cela, monsieur, répondit la Thénardier stupéfaite de ne point voir d'autre explosion.

Elle poursuivit d'un accent élégiaque et lamentable :

– Oh, monsieur, les temps sont bien durs! et puis nous avons si peu de bourgeois dans nos endroits! C'est tout petit monde, voyez-vous. Si nous n'avions pas par-ci par-là des voyageurs généreux et riches comme monsieur! Nous avons tant de charges. Tenez, cette petite nous coûte les yeux de la tête.

– Quelle petite?

– Eh bien, la petite, vous savez! Cosette! l'Alouette, comme on dit dans le pays!

– Ah, dit l'homme!

Elle continua :

– Sont-ils bêtes, ces paysans, avec leurs sobriquets! elle a plutôt l’air d’une chauve-souris que d’une alouette. Voyez-vous, monsieur? nous ne demandons pas la charité, mais nous ne pouvons pas la faire. Nous ne gagnons rien, et nous avons gros à payer. La patente, les impositions, les portes et fenêtres. Monsieur sait que le gouvernement demande un argent terrible. Et puis j’ai mes filles, moi. Je n’ai pas besoin de nourrir l’enfant des autres.

L’homme reprit de cette voix qu’il s’efforçait de rendre indifférente et dans laquelle il y avait un tremblement :

- Et si l’on vous en débarrassait?
- De qui? de la Cosette?
- Oui.

La face rouge et violente de la gargotière s’illumina d’un épanouissement hideux.

– Ah monsieur! prenez-la, gardez-la, emmenez-la, emportez-la, sucrez-la, truffez-la, buvez-la, mangez-la, et soyez béni de la bonne sainte Vierge et de tous les saints du paradis!

- C’est dit.
- Vrai? vous l’emmenez?
- Je l’emmène.
- Tout de suite?
- Tout de suite. Appelez-la.
- Cosette! cria la Thénardier.
- En attendant, poursuit l’homme, je vais toujours vous payer ma dépense. Combien est-ce?

Il jeta un coup d’œil sur la carte et ne put réprimer un mouvement de surprise :

– Vingt-trois francs!

Il regarda la gargotière et répéta :

– Vingt-trois francs?

Il y avait dans la prononciation de ces deux mots ainsi répétés la distance qui sépare le point d’exclamation du point d’interrogation.

La Thénardier avait eu le temps de se préparer au choc. Elle répondit avec assurance :

– Dame oui, monsieur! c’est vingt-trois francs.

L’étranger posa cinq pièces de cinq francs sur la table. [+ +]

– Allez chercher la petite, dit-il.

En ce moment le Thénardier s’avança au milieu de la salle et dit :

- Monsieur doit vingt-six sous.
- Vingt-six sous, s’exclama la Thénardier!
- Vingt sous pour la chambre, reprit le Thénardier, et six sous pour le souper. Quant à la petite, j’ai besoin d’en causer avec monsieur. Laissez-nous, ma femme.

La Thénardier eut un de ces éblouissements que donnent les éclairs imprévus du talent. Elle sentit que le grand acteur entré en scène, ne répliqua pas un mot, et sortit.

Dès qu’ils furent seuls, le Thénardier offrit une chaise au voyageur. Le voyageur s’assit; le Thénardier resta debout, et son visage prit une singulière expression de bonhomie et de simplicité.

Il fut quelques instants sans parler, puis enfin il se décida à rompre le silence.

– Monsieur, dit-il, vous voulez donc nous emmener Cosette?

– Mais, répondit l’étranger, il m’a semblé que cela

vous convenait.

– Monsieur, dit-il, tenez, je vais vous dire. C’est que je l’adore, moi, cette enfant!

L’étranger le regarda fixement.

– Quelle enfant?

– Hé, notre petite Cosette! ne voulez-vous pas nous l’emmener? Eh bien, je parle franchement, vrai comme vous êtes un honnête homme, je ne peux pas y consentir. Vous comprenez, j’ai vu ça tout petit. C’est vrai qu’elle nous coûte de l’argent, c’est vrai qu’elle a des défauts, c’est vrai que nous ne sommes pas riches. Mais il faut bien faire quelque chose pour le bon Dieu. Cette enfant n’a ni père ni mère, je l’ai élevée. J’ai du pain pour elle et pour moi. Au fait j’y tiens, à cette enfant. Vous comprenez, on s’attache; je suis une bonne bête, moi; je ne raisonne pas; je l’aime, cette petite; ma femme est vive; mais elle l’aime aussi. Voyez-vous, c’est comme notre enfant.

L’étranger le regardait toujours fixement. Il continua :

– Pardon, excuse, monsieur, mais on ne donne pas son enfant comme ça à un passant. Pas vrai que j’ai raison? Après cela, je ne dis pas, vous êtes riche, vous avez l’air d’un bien brave homme, si c’était pour son bonheur? mais il faudrait savoir. Vous comprenez? une supposition que je la laisserais aller et que je me sacrifierais, je voudrais savoir où elle va, je ne voudrais pas la perdre de vue, je voudrais savoir chez qui elle est, pour l’aller voir de temps en temps, qu’elle sache que son bon père nourricier est là, qu’il veille sur elle. Enfin il y a des choses qui ne sont pas possibles. Je ne sais seulement pas votre nom. Vous l’emmèneriez, je dirais : eh bien,

l’Alouette? où donc a-t-elle passé? Il faudrait au moins voir quelque méchant chiffon de papier, un petit bout de passeport, quoi!

L’étranger, sans cesser de le regarder de ce regard qui va, pour ainsi dire, jusqu’au fond de la conscience, lui répondit d’un accent grave et ferme :

– Monsieur Thénardier, on n’a pas de passeport pour venir à cinq lieues de Paris. Si j’emmène Cosette, je l’emmènerai, voilà tout. Vous ne saurez pas mon nom, vous ne saurez pas ma demeure, vous ne saurez pas où elle sera, et mon intention est qu’elle ne vous revoie de sa vie. Je casse le fil qu’elle a au pied, et elle s’en va. Cela vous convient-il? Oui ou non.

De même que les démons et les génies reconnaissaient à de certains signes la présence d’un dieu supérieur, le Thénardier comprit qu’il avait affaire à quelqu’un de très fort. Ce fut comme une intuition; il comprit cela avec sa promptitude nette et sagace. Tout en buvant avec les rouliers, tout en fumant, tout en chantant des gaudrioles, il avait passé la soirée de la veille à observer l’étranger, le guettant comme un chat et l’étudiant comme un mathématicien. Il l’avait épié pour le plaisir et par instinct, et espionné comme s’il eût été payé pour cela. Pas un geste de l’homme à la capote jaune ne lui était échappé. Avant même que l’inconnu manifestât si clairement son intérêt pour Cosette, le Thénardier l’avait deviné. Il avait surpris les regards profonds de ce vieux qui revenaient toujours à l’enfant. Pourquoi cet intérêt? Qu’était-ce que cet homme? Pourquoi, avec tant d’argent dans sa bourse, ce costume si misérable? Questions qu’il se posait sans pouvoir les résoudre et qui l’irritaient. Il y avait songé toute la nuit.

Ce ne pouvait être le père de Cosette. Était-ce quelque grand-père? Alors pourquoi ne pas se faire connaître tout de suite? Quand on a un droit, on le montre. Cet homme évidemment n'avait pas de droit sur Cosette. Alors qu'était-ce? Le Thénardier se perdait en conjectures. Il entrevoyait tout et ne voyait rien. Quoi qu'il en fût, en commençant la conversation avec l'homme, sûr qu'il y avait un secret dans tout cela, sûr que l'homme était intéressé à rester dans l'ombre, il se sentait fort; à la réponse nette et ferme de l'étranger, quand il vit que cet homme mystérieux était mystérieux si simplement, il se sentit faible. Il ne s'attendait à rien de pareil. Ce fut la déroute de ses conjectures. Il rallia ses idées. Il pesa tout cela en une seconde. Le Thénardier était un de ces hommes qui jugent d'un coup d'œil une situation. Il estima que c'était le moment de marcher droit et vite. Il fit comme les grands capitaines à cet instant décisif qu'ils savent seuls reconnaître, il démasqua brusquement sa batterie.

– Monsieur, dit-il, il me faut quinze cents francs.

L'étranger prit dans sa poche de côté un vieux portefeuille en cuir noir, l'ouvrit et en tira trois billets de banque qu'il posa sur la table. Puis il appuya son large pouce sur ces billets, et dit au gargon :

– Faites venir Cosette.

Cosette, en s'éveillant, avait couru à son sabot. Elle y avait trouvé la pièce d'or. Ce n'était pas un napoléon, c'était une de ces pièces de vingt francs toutes neuves de la restauration sur l'effigie desquelles la petite queue prussienne avait remplacé la couronne de laurier. Cosette fut éblouie. Sa destinée commençait à l'enivrer. Elle ne savait pas ce que c'était qu'une pièce d'or, elle n'en avait

jamais vu, elle la cacha bien vite dans sa poche comme si elle l'avait volée. Cependant elle sentait que cela était bien à elle, mais elle éprouvait une sorte de joie pleine de peur. La poupée lui faisait peur, la pièce d'or lui faisait peur. Elle tremblait vaguement devant ces splendeurs. L'étranger seul ne lui faisait pas peur. Au contraire, il la rassurait. Depuis la veille, à travers ses étonnements, à travers son sommeil, elle songeait dans son petit esprit d'enfant à cet homme qui avait l'air vieux et pauvre et qui était si riche et si bon. Depuis qu'elle avait rencontré ce bonhomme dans le bois, tout était comme changé pour elle. Cosette, moins heureuse que la moindre alouette du ciel, n'avait jamais su ce que c'est que de se réfugier à l'ombre de sa mère et sous une aile. Depuis huit ans, c'est-à-dire aussi loin que pouvaient remonter ses souvenirs, la pauvre enfant tremblait et grelottait. Elle avait toujours été toute nue sous la bise aigre du malheur, maintenant il lui semblait qu'elle était vêtue. Autrefois son âme avait froid, maintenant elle avait chaud. Elle n'était plus seule; il y avait quelqu'un là. Elle n'avait plus autant d'effroi de la Thénardier.

Elle s'était mise bien vite à sa besogne de tous les matins. Ce louis, qu'elle avait sur elle, dans cette même poche d'où la pièce de quinze sous était tombée la veille, [ceci est de première rédaction: l'ajout de l'épisode de la pièce aux chapitres précédents est donc de très peu postérieur à leur rédaction initiale] lui donnait des distractions. Elle n'osait pas y toucher, mais elle passait des cinq minutes à le contempler, il faut le dire, en tirant la langue. Tout en balayant l'escalier, elle s'arrêtait, et restait là, immobile, oubliant le balai et l'univers entier, occupée à regarder cette étoile briller au fond de sa

poche.

Ce fut dans une de ces contemplations que le Thénardier la rejoignit. Sur l'ordre de l'aubergiste, il l'était allé chercher. Chose °inouïe°, il ne lui donna pas une tape et ne lui dit pas une injure.

– Cosette, dit-il presque doucement, viens tout de suite.

Un moment après, Cosette entra dans la salle basse.

L'étranger prit le paquet qu'il avait apporté et le dénoua. Ce paquet contenait une petite robe de laine, des bas de laine, des souliers, un vêtement complet pour une fille de six ans. Tout cela était noir.

– Mon enfant, dit l'homme, prends ces vêtements et va t'habiller bien vite.

Le jour paraissait lorsque ceux des habitants de Montfermeil qui commençaient à ouvrir leurs volets virent passer dans la rue de Paris un bonhomme pauvrement vêtu donnant la main à une petite fille tout en deuil qui portait une grande poupée rose dans ses bras. Ils se dirigeaient du côté de Livry.

C'étaient notre homme et Cosette.

Cosette marchait gravement, ouvrant ses grands yeux et regardant le ciel. Elle avait mis son louis dans la poche de son tablier neuf. De temps en temps elle se penchait et lui jetait un coup d'œil, puis elle regardait le bonhomme. Elle sentait quelque chose comme si elle était près du bon Dieu.

[Le texte des futurs chapitres II, 3, 10 et 11 est intercalé ; on le trouve en « consultation »]

Le promeneur solitaire qui s'aventure dans les pays perdus de la Salpêtrière et qui monte par le boulevard jusque vers la barrière d'Italie arrive à des endroits où l'on pourrait dire que Paris disparaît presque au milieu de Paris. Ce n'est pas la solitude, il y a des passants; ce n'est pas la campagne, il y a des maisons et des rues; ce n'est pas une ville, les rues ont des ornières comme les grandes routes et l'herbe y pousse; ce n'est pas un village, les maisons sont trop hautes. Qu'est-ce donc? C'est un lieu habité où il n'y a personne, c'est un lieu désert où il y a quelqu'un; c'est un boulevard de la grande ville, une rue de Paris, plus dangereuse la nuit qu'une forêt, plus morne le jour qu'un cimetière.

Ce promeneur hasardeux, s'il dépasse le Marché-aux-Chevaux et qu'il consent même à dépasser la rue du Petit-Banquier, après avoir laissé à sa droite un jardin gardé par de hautes murailles, puis un pré où se dressent des °meules° de tan pareilles à des huttes de castors gigantesques, puis un enclos encombré de bois de charpente avec des tas de souches, de sciures et de copeaux au haut desquels aboie un énorme chien, puis un long mur bas tout en ruine, avec une petite porte sombre, chargé de mousses qui s'emplissent de fleurs au printemps, puis, au plus désert, une affreuse bâtisse de plâtre décrépite sur laquelle on lit en grosses lettres :

DEFENCE D’AFFICHER, après avoir franchi l’angle de la rue des Vignes-Saint-Marcel, rencontre une mesure qui, au premier coup d’œil, semble petite comme une chaumière et qui en réalité est grande comme une cathédrale. Cela tient à ce qu’elle se présente sur la voie publique de côté, par le pignon. On n’en voit que la porte et une fenêtre.

En examinant cette mesure, la particularité qui frappe d’abord, c’est que cette porte n’a jamais pu être que la porte d’un bouge, tandis que cette croisée, si elle avait été coupée dans la pierre de taille au lieu de l’être dans le moellon, pourrait être la croisée d’un hôtel. La porte n’est autre chose qu’un assemblage de planches vermoulues grossièrement reliées par des traverses. Elle s’ouvre immédiatement sur un roide escalier à hautes marches, boueux, plâtreux, poudreux, de la même largeur qu’elle, qu’on voit de la rue monter droit comme une échelle et disparaître dans l’ombre entre deux murs. Le haut de la baie informe que bat cette porte est masqué d’une volige étroite au milieu de laquelle on a scié un jour triangulaire, tout ensemble lucarne et judas quand la porte est fermée. Sur le dedans de la porte un pinceau trempé dans l’encre a tracé en deux coups de poing le chiffre 51 et au-dessus de la volige le même pinceau a barbouillé le numéro 50. De grosses toiles d’araignées couleur de poussière pendent comme des draperies au judas triangulaire. La fenêtre est large, suffisamment élevée, garnie de persiennes et de °châssis° à grands carreaux; seulement ces grands carreaux ont des blessures variées, à la fois cachées et trahies par un ingénieux bandage en papier, et les persiennes, disloquées et descellées, menacent plutôt les passants qu’elles ne gardent les habitants. Les abat-

jour horizontaux y manquent çà et là et sont naïvement remplacés par des planches clouées perpendiculairement; en sorte que la chose commence en persienne et finit en volet. Cette porte qui a l’air immonde et cette fenêtre qui a l’air honnête, quoique délabrée, ainsi vues sur la même maison, font l’effet de deux mendiants dépareillés qui iraient ensemble et marcheraient côte à côte, avec deux mines différentes sous les mêmes haillons, l’un ayant toujours été un gueux, l’autre ayant été un bon bourgeois.

A gauche de la porte, à hauteur d’homme, une lucarne qu’on a murée fait une niche carrée pleine de pierres que les enfants y jettent en passant.

L’escalier mène à un corps de bâtiment très vaste qui ressemble à un hangar dont on aurait fait une maison. Une partie de ce bâtiment a été démolie il y a peu d’années. Ce qui en reste aujourd’hui peut encore faire juger de ce qu’il a été. Le tout, dans son ensemble, n’a guère plus d’une centaine d’années. Cent ans, c’est la jeunesse d’une église et la vieillesse d’une maison. Il semble que le logis de l’homme participe de sa brièveté et le logis de Dieu, de son éternité.

Vis-à-vis cette maison, se dresse un grand orme du boulevard à peu près mort; presque en face s’ouvre la rue de la barrière des Gobelins, rue sans maisons, plantée d’arbres mal venus, verte ou fangeuse selon la saison, qui allait aboutir carrément au mur d’enceinte de Paris. Une odeur de couperose sort par bouffées des toits d’une fabrique voisine.

Il y a vingt-cinq ans, cet endroit, si peu attrayant encore aujourd’hui était le plus morne peut-être de tout + + Les quelques maisons bourgeoises qui commencent à y pousser n’existaient pas encore. Aux idées sombres qui

vous y saisissaient, on se sentait entre la Salpêtrière et le dôme et Bicêtre dont on apercevait la barrière. Si loin que la vue pût s'étendre, elle ne rencontrait que les abattoirs, le mur d'enceinte et quelques rares façades d'usines pareilles à des casernes ou à des °monastères°; partout des masures et des plâtras, de vieux murs noirs comme des linceuls, des murs neufs blancs comme des suaires; partout des rangées d'arbres parallèles, des bâtisses tirées au cordeau, de longues lignes froides et la tristesse lugubre des angles droits. Pas un accident de terrain, pas un pli. C'était un ensemble glacial, régulier, hideux. Rien ne serre le cœur comme la symétrie. C'est que la symétrie, c'est l'ennui, et l'ennui est le fond même du deuil. On peut rêver quelque chose de plus affreux qu'un enfer où l'on souffre, c'est un enfer où l'on s'ennuierait. Si cet enfer existait, ce tronçon du boulevard de l'Hôpital en pourrait être l'avenue.

Cependant, quand le jour s'en va, l'hiver surtout, lorsque la bise de nuit arrache aux ormes leurs dernières feuilles rousses; que l'ombre est profonde et sans étoiles, ou que °la lune° et le vent font des trous dans les nuages, ce boulevard devient tout à coup effrayant. Les longues lignes droites s'enfoncent et se perdent dans les ténèbres comme des tronçons de l'infini. Le passant ne peut s'empêcher de songer aux innombrables traditions patibulaires du lieu. La solitude de cet endroit où il s'est commis tant de crimes a quelque chose d'affreux. On pressent des pièges dans cette obscurité, toutes les formes confuses de l'ombre semblent suspectes, et les fossés qu'on aperçoit entre chaque arbre semblent des fosses. Le jour, c'est laid; le soir, c'est lugubre; la nuit, c'est sinistre.

L'été, au crépuscule, on voit çà et là quelques vieilles femmes, qui mendent volontiers, assises au pied des ormes sur des bancs moisissés par les pluies.

Du reste ce quartier, qui a plutôt l'air suranné qu'antique, tend à se transformer. Ceux qui veulent le voir doivent se hâter. Chaque jour quelque détail de cet ensemble s'en va. Depuis six ans, l'embarcadère du chemin de fer d'Orléans est là, à côté du vieux faubourg et le travaille. Partout où l'on place, sur la lisière d'une capitale, l'embarcadère d'un chemin de fer, c'est la mort d'un faubourg et la naissance d'une ville. Il semble qu'autour de ces grands centres du mouvement des hommes, au roulement de ces puissantes machines, au souffle de ces monstrueux chevaux de la civilisation qui mangent du charbon et vomissent du feu, la terre pleine de germes tremble et s'ouvre pour engloutir les anciennes demeures des hommes et laisser sortir les nouvelles. Les vieilles maisons croulent, les maisons neuves montent.

Déjà les antiques rues étroites qui avoisinent les fossés Saint-Victor et le Jardin des Plantes s'ébranlent, violemment traversées trois ou quatre fois par jour par ces courants de diligences, de fiacres et d'omnibus qui, dans un temps donné, refouleront les maisons à droite et à gauche; car il y a des choses bizarres à énoncer qui sont rigoureusement exactes, et de même qu'il est vrai de dire que dans les grandes villes le soleil fait végéter et croître les façades des maisons au midi, il est certain que le passage fréquent des voitures élargit les rues. Les symptômes sont évidents; déjà, aux recoins les plus sauvages de ce quartier séculaire, le pavé se montre, les trottoirs commencent à ramper et à s'allonger, même là où il n'y a pas encore de passants. Le jour où l'on y verra

fumer les marmites noires du bitume, on pourra dire que la civilisation est arrivée rue de Lourcine et que Paris est entré dans le faubourg Saint-Marceau.

Ce fut devant cette mesure 50-52 que Jean Tréjean s'arrêta. Comme les oiseaux farouches, il avait choisi le lieu le plus désert pour y faire son nid.

Il fouilla dans sa poche, y prit une sorte de passe-partout, ouvrit la porte, entra, puis la referma avec soin, et monta l'escalier, portant toujours Cosette. Au haut de l'escalier, il tira de sa poche une autre clef avec laquelle il ouvrit une autre porte. La chambre où il entra et qu'il referma sur le champ était une espèce de galetas assez spacieux meublé d'un matelas posé à terre. Le réverbère du boulevard éclairait vaguement cet intérieur pauvre. Au fond il y avait un cabinet avec un lit de sangle. Jean Tréjean porta l'enfant sur ce lit et l'y déposa sans qu'elle s'éveillât.

Il battit le briquet, alluma une chandelle, et comme il l'avait fait la veille, il se mit à considérer Cosette avec des yeux pleins d'extase où l'expression de la bonté allait presque jusqu'à l'égarement. L'enfant, avec cette confiance tranquille qui n'appartient qu'à l'extrême force et qu'à l'extrême faiblesse, s'était endormie sans savoir avec qui elle était, et continuait de dormir sans savoir où elle était.

Jean Tréjean se courba et baisa la main de cette enfant.

Neuf mois auparavant il baisait la main de la mère

qui, elle aussi, venait de s'endormir.

Le même sentiment douloureux, religieux, ineffable, lui remplissait le cœur.

Il s'agenouilla près du lit de Cosette et y demeura jusqu'au jour en prière.

Le lendemain au point du jour, il était près du lit de Cosette. Il attendit là, immobile, et il la regarda se réveiller.

Quelque chose de nouveau lui entra dans l'âme.

Jean Tréjean n'avait jamais aimé. Depuis vingt-cinq ans il était seul au monde. Il n'avait jamais été père, amant, mari, ami. Le cœur de ce vieux forçat était plein de virginités. Sa sœur et les enfants de sa sœur ne lui avaient laissé qu'un souvenir vague et lointain qui avait fini par s'évanouir presque entièrement. Il avait fait tous ses efforts pour les retrouver, et n'ayant pu les retrouver, il les avait oubliés. La nature humaine est ainsi faite, même chez les bons. Les autres émotions tendres de sa jeunesse, s'il en avait eu, étaient tombées dans un abîme.

Quand il vit Cosette, quand il l'eut prise, emportée et délivrée, il sentit se remuer ses entrailles. Tout ce qu'il y avait de passionné et d'affectueux en lui s'éveilla et se précipita vers cet enfant. Il allait près du lit où elle dormait, et il y tremblait de joie; il éprouvait des °épreintes° comme une mère et il ne savait ce que c'était; car c'est une chose bien obscure et bien douce que ce grand et étrange mouvement d'un cœur qui se met à aimer.

Pauvre vieux cœur tout neuf!

Seulement, comme il avait cinquante-quatre ans et

que Cosette en avait six, tout ce qu'il aurait pu avoir d'amour dans toute sa vie se fondit en une céleste et ineffable paternité.

C'était la deuxième apparition lumineuse de sa vie. L'évêque avait fait lever à son horizon l'aube de la vertu; Cosette y faisait lever l'aube de l'amour.

Les premiers jours s'écoulèrent dans cet éblouissement.

De son côté, Cosette, elle aussi, devenait autre, à son insu, pauvre petit être! Elle était si petite quand sa mère l'avait quittée qu'elle ne s'en souvenait plus. Comme tous les enfants, pareils aux jeunes pousses de la vigne qui s'accrochent à tout, elle avait essayé d'aimer. Elle n'y avait pu réussir. Tous l'avaient repoussée, les Thénardier, leurs enfants, d'autres enfants. Elle avait aimé le chien, qui était mort. Après quoi, rien n'avait voulu d'elle, ni personne. Chose lugubre à dire et que nous avons déjà indiquée, à six ans elle avait le cœur froid. Ce n'était pas sa faute, ce n'était pas la faculté d'aimer qui lui manquait; hélas! c'était la possibilité. Aussi, dès le premier jour, tout ce qui pouvait aimer en elle se mit à aimer le bonhomme. Elle éprouvait ce qu'elle n'avait jamais ressenti, une sensation d'épanouissement.

Le bonhomme ne lui faisait même plus l'effet d'être vieux, ni d'être pauvre. Elle trouvait Jean Tréjean beau, de même qu'elle trouvait le galetas joli.

La nature, cinquante ans d'intervalle, avaient mis une séparation profonde entre Jean Tréjean et Cosette; la destinée la combla. La destinée unit brusquement et fiança avec son irrésistible puissance ces deux existences orphelines, différentes par l'âge, semblables par le deuil. L'une en effet complétait l'autre. L'instinct de Cosette

cherchait un père comme l'instinct de Jean Tréjean cherchait un enfant. Se rencontrer, ce fut se trouver. Au moment mystérieux où leurs deux mains se touchèrent, elles se soudèrent. Quand ces deux âmes s'aperçurent, elles se reconnurent comme étant le besoin l'une de l'autre et s'embrassèrent étroitement.

Du reste, Jean Tréjean avait bien choisi son asile. Il était là dans une paix profonde ++ ++ .

Le rez-de-chaussée de la maison était un appentis qui servait de remise à des maraîchers voisins, et n'avait aucune communication avec le premier étage qui contenait plusieurs chambres et quelques greniers dont un seulement était occupé par une vieille femme à peu près sourde qui faisait le ménage de Jean Tréjean. Tout le reste était inhabité.

C'est à cette vieille femme, ornée du nom de principale locataire et en réalité chargée des fonctions de portière, qu'il avait loué ce logis dans la journée de Noël. Il s'était donné pour un rentier ruiné par les bons d'Espagne qui allait venir demeurer là avec sa petite-fille. Il avait payé six mois d'avance et chargé la vieille de meubler la chambre et le cabinet comme on a vu. C'était cette bonne vieille qui avait allumé le poêle et tout préparé.

Ces deux êtres menaient dans ce taudis misérable une vie très douce.

Dès l'aube Cosette riait, jasait, chantait. Les enfants ont leur chant du matin comme les oiseaux.

Il arrivait quelquefois que Jean Tréjean lui prenait sa petite main rouge et crevassée d'engelures et la baisait. La pauvre enfant, accoutumée à être battue, ne savait pas ce que cela voulait dire, et s'en allait toute honteuse.

Par moments elle devenait sérieuse et elle considérait sa petite robe noire. Cosette n'était plus en guenilles, elle était en deuil. Elle sortait de la misère et elle entrait dans la vie.

Jean Tréjean s'était mis à lui apprendre à lire. Quelquefois, tout en faisant épeler l'enfant, il songeait que c'était avec l'idée de faire le mal qu'il avait appris à lire au baigneur. Cette idée avait tourné à montrer à lire à un enfant. Alors il souriait du sourire pensif des anges et il tombait dans une rêverie profonde.

Les bonnes pensées ont leurs abîmes comme les mauvaises.

Apprendre à lire à Cosette, et la laisser jouer, c'était là à peu près tout. Et puis il lui parlait de sa mère et il la faisait prier.

Jean Tréjean avait la précaution de ne sortir jamais le jour. Tous les soirs, au crépuscule, il se promenait une heure ou deux, quelquefois seul, souvent avec Cosette, cherchant les contre'allées du boulevard les plus solitaires, ou entrant dans les églises à la tombée de la nuit. Il allait volontiers à Saint-Médard qui est l'église la plus proche. Quand il n'emmenait pas Cosette, elle restait avec la vieille femme; mais c'était la joie de l'enfant de sortir avec le bonhomme. Elle préférait cette heure avec lui même aux tête-à-tête ravissants de Catherine. Il marchait en la tenant par la main et en lui disant des choses douces.

Il avait toujours sa redingotte jaune, sa culotte noire et son vieux chapeau. Dans la rue on le prenait pour un pauvre. Il arrivait quelquefois que des bonnes femmes se retournaient et lui donnaient un sou. Jean Tréjean recevait le sou et saluait profondément. Il arrivait aussi

parfois qu'il rencontrait quelque misérable demandant la charité, alors il regardait derrière lui si personne ne le voyait, s'approchait furtivement du malheureux, lui mettait dans la main une pièce de monnaie, souvent une pièce d'argent, et s'éloignait rapidement. Cela avait ses inconvénients. On commençait à le connaître dans le quartier sous le nom du mendiant qui fait l'aumône.

La vieille principale locataire, qui n'avait guère autre chose à faire que d'être curieuse et un peu envieuse observait beaucoup Jean Tréjean, sans qu'il s'en doutât. Elle était un peu sourde, ce qui la rendait bavarde. Il lui restait de son passé deux dents, l'une en haut, l'autre en bas, qu'elle cognait toujours l'une contre l'autre. Elle avait fait des questions à Cosette qui, ne sachant rien, n'avait pu rien dire, sinon qu'elle venait de Montfermeil. Un matin, la vieille aperçut Jean Tréjean qui entrait, d'un air qui parut à la vieille mystérieux, dans un des compartiments inhabités de la mesure. Elle le suivit sur la pointe des pieds, et put l'observer, sans en être vue, par la fente de la porte qui était tout contre. Jean Tréjean, pour plus de précaution sans doute, tournait le dos à cette porte. La vieille le vit tirer de sa poche un étui, des ciseaux et du fil, puis il se mit à découdre la doublure d'un pan de sa redingotte et il tira de l'ouverture un morceau de papier jaunâtre qu'il déploya. La vieille reconnut avec épouvante que c'était un billet de mille francs. C'était le second ou le troisième qu'elle voyait depuis qu'elle était au monde. Elle s'enfuit très effrayée. Un moment après Jean Tréjean l'aborda et la pria d'aller lui changer ce billet de mille francs, ajoutant que c'était le semestre de sa rente qu'il avait touché la veille. La vieille alla changer le billet et fit ses conjectures. Ce billet de

mille francs, commenté et multiplié, produisit une foule de conversations effarées parmi les commères de la rue des Vignes-Saint-Marcel.

La vieille scruta la redingotte qui avait été recousue. La vieille trouva moyen de la palper, et crut sentir dans les pans et dans les entournures des épaisseurs de papier. D'autres billets de mille francs sans doute!

Les habitants de la mesure atteignirent ainsi les premiers jours du printemps.

Il y avait près de Saint-Médard un vieux pauvre qui s'accroupissait sur la margelle d'un puits banal condamné, et auquel Jean Tréjean faisait volontiers la charité. Il ne passait guère devant cet homme sans lui donner quelques sous. Quelquefois il lui parlait. C'était un vieux bedeau de soixante-quinze ans.

Un soir que Jean Tréjean passait par là, il aperçut le mendiant à sa place ordinaire sous le réverbère qu'on venait d'allumer. Cet homme, selon son habitude, semblait prier et était tout courbé. Jean Tréjean alla à lui et lui mit dans la main son aumône accoutumée. Le mendiant leva brusquement les yeux, regarda fixement Jean Tréjean, puis baissa rapidement la tête. Ce mouvement fut comme un éclair, Jean Tréjean eut un tressaillement. Il lui sembla qu'il venait d'entrevoir à la lueur du réverbère, non la figure placide et + du vieux bedeau, mais une face sinistre et connue, une face de tigre, la figure de Javert. Il fut comme pétrifié, ++ ni parler, ni rester, ni fuir, considérant le mendiant qui avait baissé sa tête couverte d'un haillon et semblait ne plus savoir qu'il était là. Dans ce moment étrange un instinct, peut-être l'instinct mystérieux de la conservation, fit qu'il ne prononça pas une parole. Le mendiant avait la même taille, les mêmes guenilles, la même apparence que tous les jours. – Bah! ... dit Jean Tréjean, je suis fou! je rêve!

impossible! – Et il rentra rêveur.

La nuit, en y songeant, il regretta de n'avoir pas questionné l'homme pour le forcer à lever la tête une seconde fois.

Le lendemain il y retourna. Le mendiant était à sa place. – Bonjour, bonhomme, dit résolument Jean Tréjean en lui donnant un sou. Le mendiant leva la tête et dit d'une voix tremblante : – Merci, mon bon monsieur. – C'était bien le vieux bedeau.

Jean Tréjean se sentit pleinement rassuré. Il se mit à rire. – Où diable ai-je été voir là Javert, pensa-t-il? Ah ça, est-ce que je vais avoir des visions? – Il n'y songea plus.

Quelques jours après, il pouvait être neuf heures du soir, il était dans sa chambre et il faisait épeler Cosette à haute voix, il entendit ouvrir, puis refermer la porte de la mesure. Cela lui parut singulier. La vieille, qui seule habitait avec lui la maison, se couchait toujours à la nuit pour ne point user de chandelle. Jean Tréjean fit signe à Cosette de se taire. Il entendit qu'on montait l'escalier. A la rigueur, ce pouvait être la vieille qui avait pu se trouver malade et aller chez l'apothicaire. Cependant le pas était lourd et sonnait comme le pas d'un homme; mais la vieille portait de gros souliers et rien ne ressemble au pas d'un homme comme le pas d'une vieille femme. Cependant Jean Tréjean souffla sa chandelle.

Il avait envoyé Cosette se coucher en lui disant tout bas : – Fais bien doucement, – et pendant qu'il la baisait au front, les pas s'étaient arrêtés. Jean Tréjean demeura en silence, immobile, le dos tourné à la porte, assis sur sa chaise dont il n'avait pas bougé, retenant son souffle dans l'obscurité. Au bout d'un temps assez long, n'entendant plus rien, il se retourna sans faire de bruit, et comme il

levait les yeux vers la porte de sa chambre, il vit une lumière par le trou de la serrure. Cette lumière faisait une sorte d'étoile sinistre dans le noir de la porte et du mur. Il y avait évidemment là quelqu'un qui tenait une chandelle à la main, et qui écoutait.

Quelques minutes s'écoulèrent, et la lumière s'en alla. Seulement il n'entendit aucun bruit de pas, ce qui semblait indiquer que celui qui était venu écouter à la porte avait ôté ses souliers.

Jean Tréjean se jeta tout habillé sur son lit et ne put fermer l'œil de la nuit.

Au point du jour, il entendit comme le grincement d'une porte qui s'ouvrait à quelque mansarde du fond du corridor, puis le même pas d'homme qui avait monté l'escalier la veille. Le pas s'approchait. Il se jeta à bas du lit et appliqua son œil au trou de sa serrure, lequel était assez grand, espérant voir au passage l'être quelconque qui avait passé la nuit dans la mesure et qui avait écouté à sa porte. C'était un homme en effet qui passa, cette fois sans s'arrêter, devant la chambre de Jean Tréjean. Le corridor était encore trop sombre pour qu'on pût distinguer son visage; mais quand l'homme arriva à l'escalier, un rayon de la lumière du dehors le fit saillir comme une silhouette, et Jean Tréjean le vit de dos complètement. L'homme était de haute taille, vêtu d'une redingotte longue, avec un gourdin sous son bras. C'était l'encolure formidable de Javert.

Jean Tréjean aurait pu essayer de le revoir par sa fenêtre sur le boulevard. Mais il eût fallu ouvrir cette fenêtre, il n'osa pas.

A sept heures du matin, quand la vieille vint faire le ménage, il la regarda avec attention, mais il ne

l'interrogea pas. La bonne femme était comme à l'ordinaire.

Tout en balayant, la brave femme lui dit :

– Monsieur a peut-être entendu quelqu'un qui entrait cette nuit?

A cet âge et sur ce boulevard, neuf heures du soir, c'est la nuit la plus noire.

– A propos, c'est vrai, répondit-il. Qui était-ce donc?

– C'est un nouveau locataire, dit le vieille, qu'il y a dans la maison.

– Et qui s'appelle?

– Je ne sais plus trop. Monsieur Dumont ou Daumont. Un nom comme cela.

– Et qu'est-ce qu'il est, ce monsieur Dumont?

La vieille le considéra avec ses petits yeux gris et répondit :

– Un rentier, comme vous.

Elle n'avait peut-être aucune intention. Jean Tréjean crut lui en démêler une.

Quant la vieille fut partie, il fit un rouleau d'une centaine de francs qu'il avait dans une armoire et le mit dans sa poche. Quelque précaution qu'il prit dans cette opération pour qu'on ne l'entendît pas remuer de l'argent, une pièce de cent sous lui échappa des mains et roula bruyamment sur le carreau.

A la brune, il descendit et regarda avec attention de tous les côtés sur le boulevard. Il n'y vit personne. Le boulevard semblait absolument désert. Il est vrai qu'on peut s'y cacher derrière les arbres.

Il remonta.

– Viens, dit-il à Cosette.

Il la prit par la main, et ils sortirent tous deux.

Jean Tréjean avait tout de suite quitté le boulevard et s'était engagé dans les rues, faisant le plus de zig-zags qu'il pouvait, revenant quelquefois brusquement sur ses pas pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

C'était une nuit de pleine lune. Il n'en fut pas fâché. La lune, encore très près de l'horizon, coupait dans les rues de grands pans d'ombre et de lumière. Jean Tréjean pouvait se glisser le long des maisons et des murs dans le côté sombre et observer le côté clair. Il ne réfléchissait peut-être pas assez que le côté obscur lui échappait. Pourtant, dans toutes les ruelles désertes qui avoisinent la rue de Poliveau, il crut être certain que personne ne venait derrière lui.

Cosette marchait sans faire de questions. Les souffrances des six premières années de sa vie avaient introduit quelque chose de passif dans sa nature. D'ailleurs, elle était habituée, sans trop s'en rendre compte, aux singularités du bonhomme et aux bizarreries de la destinée. Et puis elle se sentait en sûreté, étant avec lui.

Jean Tréjean, pas plus que Cosette, ne savait où il allait. Il se confiait à Dieu comme elle se confiait à lui. Il lui semblait qu'il tenait, lui aussi, quelqu'un de plus grand que lui par la main, quelqu'un d'invisible qui le menait. Du reste il n'avait aucune idée arrêtée, aucun

plan, aucun projet. Il était déterminé à ne plus rentrer dans le numéro 50-52. Voilà tout. Comme la bête chassée du gîte, il cherchait un trou où se cacher et où se loger.

Il décrivit plusieurs labyrinthes variés dans le quartier Mouffetard, déjà endormi comme un faubourg parisien, il combina de diverses façons, dans des stratégies savantes, la rue Censier et la rue Copeau, la rue du Battoir-Saint-Victor et la rue du Puits-l'Hermite. Il y a par là des logeurs, mais il n'y entrait même pas, ne trouvant point ce qui lui convenait. Par exemple, il ne doutait pas que, si, par hasard, on avait suivi sa piste, on ne l'eût perdue.

Comme neuf heures sonnaient à Saint-Etienne-du-Mont, il passait devant le bureau du commissaire de police qui est rue de Pontoise, n° 14. L'instinct dont nous parlions plus haut fit qu'il se retourna en ce moment. Il vit distinctement, grâce à la lanterne du commissaire qui les trahissait, trois hommes qui le suivaient d'assez près passer successivement sous cette lanterne dans le côté ténébreux de la rue. L'un de ces trois hommes entra dans l'allée de la maison du commissaire. Celui qui marchait en tête lui parut être Javert.

– Viens, enfant, dit-il à Cosette, et il doubla le pas.

Décidément c'est lui, pensait-il, et il me suit!

Il fit un circuit, tourna le passage des Patriarches qui était fermé à cause de l'heure, gagna la rue de l'Arbalète et s'enfonça dans la rue des Postes.

La lune jetait une grande lumière dans le carrefour où est aujourd'hui le collège Rollin et où vient s'embrancher la rue Neuve Sainte Geneviève. Il s'embusqua sous une porte, calculant que si ces hommes le suivaient encore, il ne pourrait manquer de les très bien voir lorsqu'ils

traverseraient cette clarté.

En effet, il ne s'était pas écoulé une minute que les hommes parurent. Ils étaient maintenant quatre; tous de haute taille, vêtus de redingottes brunes longues, de gros bâtons à la main. Ils n'étaient pas moins effrayants par leurs larges épaules et leurs vastes poings que par leur marche sinistre dans les ténèbres. C'étaient, au choix de la terreur qu'on pouvait avoir, quatre spectres ou quatre portefaix.

Ils s'arrêtèrent à l'angle du carrefour et parurent se consulter. Celui qui avait l'air de les diriger prit l'un d'eux à part et le posta à l'angle de la rue des Postes comme pour en garder l'issue, puis il se fit suivre des deux autres et s'engagea avec eux dans la rue Neuve Sainte Geneviève. Au moment où il entra dans cette rue, la lune éclaira en plein son visage. Jean Tréjean reconnut parfaitement Javert.

Jean Tréjean avait remarqué dans ses promenades que la rue Neuve-Sainte-Geneviève menait directement au corps-de-garde du Panthéon. Il songea que Javert allait probablement chercher main-forte à ce corps de garde et reviendrait de là, lui couper le chemin par la rue des Irlandais. Rétrograder était impossible, l'entrée de la rue étant gardée derrière lui. Il s'enfonça rapidement dans la rue des Postes, espérant s'échapper par quelque ruelle latérale. Cosette commençait à se fatiguer et ne marchait plus aussi vite. Il la prit dans ses bras et la porta. Il n'y avait pas un passant, et l'on n'avait point allumé les lumières à cause de la lune.

En quelques enjambées il fut à la rue du Pot-de-fer-Saint-Marcel qui coupe la rue des Postes à angle droit. Il allait s'y jeter lorsqu'il aperçut à l'autre bout de la rue, au

coin de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, un fantôme debout et immobile qui gardait le passage. C'était un des hommes qui accompagnait Javert. Jean Tréjean recula.

En face de la rue du Pot-de-fer une autre ruelle opère sa jonction avec la rue des Postes. Jean Tréjean sonda cette ruelle du regard. Le clair de lune la lui montra distinctement murée à son extrémité. C'est en effet le cul-de-sac des Vignes. S'y engager, c'était entrer dans une souricière. Javert avait évidemment calculé cela.

Il poussa plus avant, dépassa l'immense et lourde porte monumentale du couvent de *[blanc ménagé pour le nom; « des Spiritains. » est ajouté, en exil semble-t-il]* et atteignit la rue du Puits-qui-parle. L'évasion était possible par là. Il regarda. Là aussi, au coin opposé de la rue, il y avait une statue noire qui attendait. C'était le second des deux hommes de Javert.

Que faire? Il n'était plus temps de gagner la place de l'Estrapade; Javert était probablement déjà dans la rue des Irlandais. Il revint sur ses pas. Cosette avait appuyé la tête sur l'épaule du bonhomme et ne disait pas un mot.

En passant, il revit les deux figures muettes qui faisaient sentinelle aux deux bouts des ruelles du Puits-qui-parle et du Pot-de-fer, et il entrevoyait le troisième qui fermait l'issue de la rue des Postes et qui se détachait en noir sur le pavé blanc du carrefour inondé de clair de lune. Avancer, c'était se jeter dans Javert. Il se sentait pris comme dans un filet qui se resserrait lentement.

Il regarda le ciel avec désespoir.

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut se figurer d'une manière exacte la petite rue du Pot-de-fer-Saint-Marcel et en particulier l'angle qu'on laisse à gauche quand on sort de la rue des Postes pour entrer dans cette

rue. La rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel est à peu près entièrement bordée à droite jusqu'à la rue Neuve-Sainte-Geneviève par une longue muraille, à gauche par un seul bâtiment d'un aspect sévère composé de plusieurs corps de logis qui vont s'élevant graduellement d'un étage ou deux à mesure qu'ils approchent de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, de sorte que ce bâtiment, très élevé du côté de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, est assez bas du côté de la rue des Postes. Là, à l'angle dont nous avons parlé, il s'abaisse au point de n'avoir plus qu'une muraille. Cette muraille forme un pan coupé fort en retraite, dérobé par ses deux angles à deux observateurs qui seraient l'un rue des Postes du côté des Irlandais, l'autre rue du Pot-de-Fer, et masqué par le coin opposé de la rue du Pot-de-Fer à un troisième observateur qui serait dans le carrefour Rollin.

A partir des deux angles du pan coupé, la muraille se prolonge sur la rue des Postes jusqu'à une maison qui porte le n° 19 et sur la rue du Pot-de-Fer, où son tronçon est beaucoup plus court, jusqu'au vieux bâtiment sombre dont nous avons parlé et dont elle coupe le pignon, faisant ainsi dans la rue un nouvel angle rentrant. Ce pignon est d'une apparence morne. On n'y voit qu'une seule fenêtre, ou pour mieux dire, deux volets revêtus d'une feuille de zinc, et toujours fermés.

Le pan coupé est entièrement rempli par une chose qui ressemble à une porte colossale et misérable. C'est un vaste assemblage informe de planches perpendiculaires, celles d'en haut plus larges que celles d'en bas, reliées par de longues lanières de fer transversales. A côté il y a une porte cochère de dimension ordinaire et dont le percement ne remonte évidemment pas à plus d'une

cinquantaine d'années.

Un tilleul montre sa tête verte au-dessus du pan coupé et le mur est couvert de lierre du côté de la rue des Postes.

Dans la situation extrême où se trouvait Jean Tréjean, ce bâtiment sombre avait quelque chose d'inhabité et de solitaire qui le tentait. Il le parcourut rapidement du regard. Il se disait que s'il parvenait à y pénétrer, il était peut-être sauvé. Mais comment faire? Partout des murailles à pic, et il avait à peine quelques minutes.

Dans la partie moyenne de la façade du bâtiment sur la rue du Pot-de-fer, il y avait à toutes les fenêtres des divers étages de vieilles cuvettes-entonnoirs en plomb. Les embranchements variés des conduits qui allaient d'un conduit central aboutir à toutes ces cuvettes dessinaient sur la façade une espèce d'arbre.

Cet arbre, qui a disparu aujourd'hui, frappa le regard de Jean Tréjean. Peut-être y avait-il moyen d'escalader par là et d'entrer dans la maison. Il y alla. Mais le conduit qui descendait jusqu'au pavé était vieux et tenait à peine à son scellement. D'ailleurs toutes les fenêtres étaient grillées d'épaisses barres de fer, même les mansardes du toit. Et puis la lune éclairait pleinement cette façade, et l'homme qui l'observait du bout de la rue l'aurait vu gravir l'escarpement et faire l'escalade. Enfin que faire de Cosette? comment la hisser au haut d'une maison à trois étages?

Il renonça à grimper par le conduit et se glissa le long du mur pour rentrer dans la rue des Postes.

Quand il fut au pan coupé, il remarqua que, là, personne ne pouvait le voir. Il échappait, comme nous venons de l'expliquer, à tous les regards, de quelque côté

qu'ils vinssent. En outre il était dans l'ombre. Enfin il y avait deux portes. Peut-être pourrait-on les forcer. Le mur au-dessus duquel il voyait l'arbre et le lierre donnait évidemment dans un jardin où il pourrait tout au moins se cacher et passer le reste de la nuit.

Le temps s'écoulait. Il fallait faire vite. A chaque instant, il croyait entendre les pas d'une troupe dans la rue.

Il examina la porte cochère et reconnut tout de suite quelle était condamnée au dedans et au dehors.

Il s'approcha de l'autre grande porte avec plus d'espoir. Elle était affreusement décrépite, son immensité même la rendait moins solide, les planches étaient pourries, les ligatures de fer, il n'y en avait que trois, étaient rouillées. Il semblait possible de percer cette clôture vermoulue.

En l'examinant, il vit que cette porte n'était pas une porte. Elle n'avait ni gonds, ni pentures, ni serrure, ni fente au milieu. Les bandes de fer la traversaient de part en part sans solution de continuité. Par les crevasses des planches il entrevit des moëllons et des pierres grossièrement cimentés que les passants peuvent y voir encore aujourd'hui. Il fut forcé de s'avouer que cette apparence de porte était simplement l'armature en bois d'une bâtisse à laquelle elle était adossée. Il était facile d'arracher une planche, mais on se trouvait face à face avec un mur.

En ce moment un bruit sourd et cadencé commença à se faire entendre à quelque distance du côté de l'Estrapade. Jean Tréjean avança un peu la tête en dehors du coin de la rue. Tout ce qu'il avait supposé n'était que trop vrai. Sept ou huit soldats disposés en patrouille

venaient de déboucher par la rue des Irlandais. Il voyait briller les bayonnettes. Cela venait vers lui.

Ces soldats, en tête desquels il distinguait la haute stature de Javert, s'avançaient lentement et avec précaution. Il était visible qu'ils exploraient tous les recoins des murs et toutes les embrasures de portes et d'allées.

Du pas dont ils marchaient, il leur fallait environ cinq minutes pour arriver à l'endroit où se trouvait Jean Tréjean.

Jean Tréjean +++ affreux. Cinq minutes séparaient Jean Tréjean de cet épouvantable abîme qui s'ouvrait devant lui pour la troisième fois. Et le baigne maintenant n'était plus seulement le baigne, c'était Cosette perdue à jamais, c'est-à-dire une vie qui ressemblait au dedans d'une tombe.

Ce n'était plus seulement l'enfer réalisé, c'était le paradis évanoui.

Il n'y avait plus qu'une chose possible. *[deux lignes et demi barrées commençant par : « Il le savait. La difficulté était Cosette. Heureusement » Il n'est pas exclu –c'est même probable– que Hugo rappelle ici la corde que Jean Tréjean a dans sa redingote et qui a fait l'objet d'un ajout en II, 4, 4 avant d'être supprimée.]*

Jean Tréjean avait cela de particulier qu'on pouvait dire qu'il portait deux besaces; dans l'une il avait les pensées d'un saint, dans l'autre les redoutables talents d'un forçat. Il fouillait dans l'une ou dans l'autre selon l'occasion.

Entr'autres ressources, grâce à ses nombreuses évasions du baigne de Toulon, il était + passé maître dans cet art incroyable de s'élever, sans échelles, sans crampons, par la seule force musculaire en s'appuyant de la nuque, des épaules, des coudes, des hanches, des

genoux et des talons, en s'aidant à peine des quelques aspérités de la pierre, dans l'angle droit d'un mur, au besoin jusqu'à la hauteur d'un sixième étage; art qui a rendu si effrayant et si célèbre le coin de la cour de la Conciergerie de Paris par où s'échappa, il y a quelques années, le voleur Battemolle.

Il mesura des yeux la muraille au-dessus de laquelle il voyait l'arbre. Elle n'avait pas plus de dix-huit pieds de haut. L'angle qu'elle faisait avec le pignon du grand bâtiment était rempli dans sa partie inférieure d'un massif de maçonnerie de forme triangulaire qu'on y voit encore.

Du sommet de ce massif l'espace à franchir pour arriver sur le mur n'était guère que de quatorze pieds.

Cependant l'heure, le lieu, l'obscurité, la préoccupation de Jean Tréjean, ses gestes étranges, tout cela commençait à inquiéter Cosette. Tout autre enfant qu'elle aurait depuis longtemps jeté les hauts cris. Elle se borna à tirer Jean Tréjean par le pan de sa redingote. On entendait toujours le bruit de la patrouille qui approchait.

– Père, dit-elle tout bas, j'ai peur. Qu'est-ce qui vient donc là?

– Chut, répondit le malheureux homme! c'est la Thénardier.

Cosette tressaillit. Il ajouta :

– Ne dis rien. Laisse-moi faire.

Alors sans se hâter, mais sans s'y reprendre à deux fois pour rien, avec une précision ferme et brève d'autant plus remarquable en un pareil moment que les soldats pouvaient déboucher d'un moment à l'autre, il défit sa cravate, la passa autour du corps de Cosette sous les aisselles en ayant soin qu'elle ne pût blesser l'enfant, rattacha cette cravate à un bout de la corde au moyen de

ce nœud que les gens de mer appellent nœud d'hirondelle, prit l'autre bout de cette corde, °ôta° ses souliers et ses bas qu'il jeta pardessus le mur, monta sur le massif de maçonnerie, et commença à s'élever dans l'angle du mur et du pignon avec autant de solidité et de certitude que s'il eût eu des échelons sous les talons et sous les coudes. Une demi-minute ne s'était pas écoulée qu'il était à genoux sur le mur.

Cosette le considérait avec stupeur, sans dire une parole.

Tout à coup elle entendit la voix de Jean Tréjean qui lui criait, tout en restant très basse :

– Adosse-toi au mur.

Elle obéit.

– Ne dis pas un mot et n'aie pas peur, reprit Jean Tréjean.

Et elle se sentit enlever de terre.

Avant qu'elle eût eu le temps de se reconnaître, elle était au haut de la muraille.

Jean Tréjean la saisit, la mit sur son dos, lui prit ses deux petites mains dans sa main gauche, se coucha à plat ventre et rampa sur le haut du mur jusqu'au pan coupé. Comme il l'avait deviné il y avait là une bâtisse dont le toit partait du haut de la clôture en bois et descendait assez près de terre selon un plan assez doucement incliné en effleurant le tilleul.

Jean Tréjean venait d'arriver au plan incliné et n'avait pas encore lâché la crête de la muraille lorsqu'un hourvari violent annonça l'arrivée de la patrouille. On entendit la voix formidable de Javert :

– Fouillez le cul-de-sac! La rue du Pot-de-fer est gardée, la petite rue du Puits-qui-parle aussi. Je réponds qu'il est

dans le cul-de-sac!

Jean Tréjean se laissa glisser le long du toit, tout en soutenant Cosette, atteignit le tilleul et sauta à terre. Soit terreur, soit courage, Cosette n'avait pas soufflé. Elle avait les mains un peu écorchées.

Jean Tréjean se trouvait dans une espèce de grand jardin d'un aspect singulier; un de ces jardins tristes qui semblent faits pour être regardés l'hiver et la nuit. Ce jardin était d'une forme oblongue avec quelques bons vieux arbres au fond dans les coins et un espace sans ombre au milieu, où l'on distinguait quelques arbres fruitiers en fleurs en ce moment, tordus et hérissés comme de grosses broussailles, des carrés de légumes, une melonnière dont les cloches brillaient à la lune et un vieux puisard. Il y avait çà et là des bancs de pierre qui semblaient verts de mousse. Les allées étaient bordées de buis et se coupaient carrément. L'herbe envahissait la moitié et une moisissure verte couvrait le reste.

Jean Tréjean avait à côté de lui ce hangard dont le toit lui avait servi pour descendre, un grand tas de fagots, et derrière les fagots, tout contre le mur, une statue de pierre qui avait la tête cassée.

Le grand bâtiment de la rue du Pot-de-fer qui faisait retour sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève développait sur ce jardin deux façades en équerre. Les façades du dedans étaient plus sinistres encore que celles du dehors. Toutes les fenêtres étaient grillées. Aux étages supérieurs il y avait des hottes comme aux prisons.

On ne voyait pas d'autre maison. Le fond du jardin se perdait dans la brume et dans la nuit. Cependant on y

distinguait confusément des murailles qui s'entrecoupaient comme s'il y avait d'autres jardins au delà, et les toits bas de la rue des Postes.

On ne pouvait rien se figurer de plus triste et de plus solitaire que ce jardin. Il n'y avait personne, ce qui était tout simple à cause de l'heure; mais il ne semblait pas que cet endroit fût fait pour que quelqu'un y marchât, même en plein midi.

Le premier soin de Jean Tréjean avait été de se rehausser, puis d'entrer dans le hangard et de +++++ instinct de se cacher le plus possible.

Cosette tremblait et se serrait contre lui. On entendait le bruit tumultueux de la patrouille qui fouillait le cul-de-sac et la rue, les appels de Javert aux mouchards qu'il avait postés, et ses imprécations mêlées de paroles qu'on ne distinguait point.

Au bout d'un quart d'heure, il sembla que cette espèce de grondement orageux commençait à s'éloigner. Jean Tréjean ne respirait pas. Il avait posé doucement sa main sur la bouche de Cosette.

Tout à coup, au milieu du calme profond de la nuit, un autre bruit s'éleva; un bruit céleste, divin, ineffable, aussi ravissant que l'autre était horrible. C'était un hymne qui sortait des ténèbres, un éblouissement de prière et d'harmonie dans l'obscur et effrayant silence de la nuit; des voix de femmes, mais des voix composées à la fois de l'accent pur des vierges et de l'accent naïf des enfants, de ces voix qui ne sont pas de la terre et qui ressemblent à celles que les nouveaux-nés entendent encore et que les moribonds entendent déjà. Ce chant venait du sombre édifice qui dominait le jardin. Au moment où le vacarme des démons s'éloignait, on eût dit un chœur d'anges qui

s'approchait dans l'ombre.

Cosette et Jean Tréjean tombèrent à genoux.

Ils ne savaient pas ce que c'était, ils ne savaient pas où ils étaient, mais ils sentaient tous deux, l'homme et l'enfant, qu'il fallait qu'ils fussent à genoux.

Pendant que ces voix chantaient, Jean Tréjean ne songeait plus à rien. Il ne voyait plus la nuit, il voyait un ciel bleu. Il lui semblait sentir s'ouvrir ces ailes que nous avons tous au dedans de nous.

Le chant s'éteignit. Il avait peut-être duré longtemps. Jean Tréjean n'aurait pu le dire. Les heures de l'extase ne sont jamais qu'une minute.

Tout était retombé dans le silence. Plus rien dans la rue, plus rien dans le jardin. Ce qui menaçait, ce qui rassurait, tout s'était évanoui. Le vent froissait dans la crête du mur quelques herbes sèches qui faisaient un petit bruit doux et lugubre.

La bise de nuit s'était levée, ce qui indiquait qu'il devait être entre une et deux heures du matin. La pauvre Cosette ne disait rien. Comme elle s'était assise à terre à son côté et qu'elle avait penché sa tête sur lui, Jean Tréjean pensa quelle s'était endormie. Il baissa la tête. Cosette avait les yeux tout grands ouverts et un air pensif qui fit mal à Jean Tréjean.

Elle tremblait toujours; mais maintenant ce n'était plus de peur, c'était de froid.

– As-tu envie de dormir, dit Jean Tréjean?

– J'ai bien froid, répondit-elle.

La terre était humide, le hangard à claire-voie, la bise plus glaciale à chaque instant. Le bonhomme ôta sa redingotte et en enveloppa Cosette, puis il lui posa la tête sur une pierre.

- As-tu moins froid, dit-il?
- Oh oui, Père!
- Eh bien dors. Je vais revenir.

Il sortit du hangar, et se mit à longer le grand bâtiment, cherchant quelque abri meilleur. Il rencontra des portes, mais elles étaient fermées. Il y avait des barreaux à toutes les croisées du rez-de-chaussée.

Comme il approchait de l'angle intérieur de l'édifice, il remarqua qu'il arrivait à des fenêtres cintrées où il entrevoyait quelque clarté. Il se haussa sur la pointe du pied et regarda par l'une de ces fenêtres. Elles donnaient toutes dans une espèce de vaste salle coupée d'arcades et de piliers où l'on ne distinguait rien qu'une petite lueur et de grandes ombres. La lueur venait d'une veilleuse allumée dans un coin. Cette salle était déserte et rien n'y bougeait. Cependant, à force de regarder, il crut voir à terre, sur le pavé, quelque chose qui paraissait couvert d'un linceul et qui ressemblait à une forme humaine. Cela était étendu à plat ventre, la face contre la pierre, les bras en croix, dans l'immobilité effrayante de la mort. On eût dit, à une sorte de serpent qui traînait sur le pavé, que cette forme sinistre avait la corde au cou.

Cela était dans cette sorte de brume des lieux à peine éclairés qui ajoute à l'horreur.

Jean Tréjean a souvent dit depuis que, quoique bien des spectacles funèbres eussent traversé sa vie, jamais il n'avait rien vu de plus glaçant et de plus terrible que cette figure énigmatique accomplissant on ne sait quel mystère inconnu et ainsi entrevue dans la nuit. Il était effrayant de supposer que cela était peut-être mort, et plus effrayant encore de songer que cela était peut-être vivant.

Il eut le courage de coller son front à la vitre et

°d'épier si cette° chose remuerait. Il eut beau rester un temps qui lui parut très long, la forme étendue ne faisait aucun mouvement. Tout à coup il se sentit pris d'une épouvante inexprimable, et il s'enfuit. Il se mit à courir vers le hangar sans oser regarder derrière lui. Il lui semblait que s'il tournait la tête il verrait la figure marcher derrière lui à grands pas en agitant les bras.

Il arriva au hangar le front glacé et haletant. Ses genoux pliaient; une affreuse sueur froide lui coulait dans les reins.

Qu'était-ce que + + + + incroyable + + +? qui aurait jamais pu s'imaginer quelque chose de pareil à cette espèce de sépulcre au milieu de Paris? qu'était-ce que cette étrange maison? Edifice plein de mystères nocturnes, appelant les âmes dans l'ombre avec la voix des anges et, lorsqu'elles viennent, leur offrant brusquement cette vision épouvantable, promettant d'ouvrir la porte radieuse du ciel et ouvrant la porte horrible du tombeau! Et cela était bien en effet un édifice, une maison qui avait son numéro dans une rue! Ce n'était pas un rêve! Il avait besoin d'en toucher les pierres pour y croire.

Le froid, l'anxiété, l'inquiétude, les émotions de la soirée, lui donnaient une véritable fièvre et toutes ces idées tourbillonnaient dans son cerveau.

Il s'approcha de Cosette. Elle dormait.

L'enfant avait posé sa tête sur une pierre et s'était endormie.

Il s'assit auprès d'elle et se mit à la considérer. Peu à peu, à mesure qu'il la regardait, il se calmait, et il reprenait possession de sa liberté d'esprit.

Il sentait que tant qu'elle serait là, tant qu'il l'aurait

près de lui, il n'aurait besoin de rien que pour elle, ni peur de rien qu'à cause d'elle. Il ne s'apercevait même pas qu'il avait très froid, ayant quitté sa redingote pour l'en couvrir.

Cependant, à travers la rêverie où il était tombé, il entendait depuis quelque temps un bruit singulier. C'était comme un grelot qu'on agitait. Ce bruit était dans le jardin. On l'entendait distinctement, quoique faiblement. Cela ressemblait au bruit que font les clochettes des bestiaux la nuit dans les pâturages.

Ce bruit fit lever la tête à Jean Tréjean.

Il y avait quelqu'un dans le jardin.

Un être qui ressemblait à un homme marchait au milieu des cloches de la melonnière, se levant, se baissant, s'arrêtant, avec des mouvements  $\pm$ . Cet être paraissait boiter.

Jean Tréjean tressaillit avec ce tremblement continu des malheureux. Tout leur est hostile et suspect. Ils se défient du jour parce qu'il aide à les voir et de la nuit parce qu'elle aide à les surprendre. Tout à l'heure il frissonnait de ce que le jardin était désert, maintenant il frissonnait de ce qu'il y avait quelqu'un.

Il se dit que Javert n'était peut-être pas parti, que sans doute il avait laissé des gens en observation, que, si cet homme le découvrait, il crierait au voleur, et le livrerait. Il prit doucement Cosette dans ses bras et la porta derrière un tas de bûches et de râdeaux hors d'usage, dans le coin le plus sombre du hangard. Cosette ne fit pas un mouvement.

De là il observa les allures de l'homme qui était dans le jardin. Ce qui était bizarre, c'est que le bruit du grelot suivait tous les mouvements de cet homme. Quand

l'homme s'approchait, le bruit s'approchait; quand il s'éloignait, le bruit s'éloignait; s'il faisait quelque geste précipité, un trémolo accompagnait ce geste; quand il s'arrêtait, le bruit cessait. Il paraissait évident que le grelot était attaché à cet homme; mais alors qu'est-ce que cela pouvait signifier? qu'était-ce que cet homme auquel une clochette était suspendue comme à un bélier ou à un bœuf?

Tout en se faisant ces questions, il toucha les mains de Cosette. Elles étaient glacées.

– Ah mon Dieu, dit-il!

Il appela à voix basse :

– Cosette!

Elle n'ouvrit pas les yeux.

Il la secoua vivement.

Elle ne s'éveilla pas.

– Serait-elle morte, dit-il! et il se dressa debout, frémissant de la tête aux pieds.

Toutes les idées les plus affreuses lui traversèrent l'esprit pêle-mêle. Il y a des moments où les suppositions hideuses nous assiègent comme une cohue et forcent violemment les cloisons de notre cerveau. Il se souvint que le sommeil peut être mortel en plein air dans une nuit froide.

Cosette, pâle, était retombée étendue à terre à ses pieds sans faire un mouvement.

Il écouta son souffle; elle respirait; mais d'une respiration qui lui paraissait faible et prête à s'éteindre.

Comment la réchauffer? comment la réveiller? Tout ce qui n'était pas ceci s'effaça de sa pensée. Il s'élança éperdu hors du hangard.

Il fallait absolument qu'avant un quart d'heure

Cosette fût devant un feu et dans un lit.

Il marcha droit à l'homme qu'il voyait dans le jardin. Il avait pris à sa main le rouleau d'argent qui était dans la poche de son gilet.

Cet homme baissait la tête et ne le voyait pas venir. En quelques enjambées, Jean Tréjean fut à lui.

Jean Tréjean l'aborda en criant :

– Cent francs!

L'homme stupéfait leva la tête.

– Cent francs à gagner, reprit Jean Tréjean, si vous me donnez asile pour cette nuit!

La lune éclairait en plein le visage effaré de Jean Tréjean.

– Tiens, c'est vous, Père Madeleine! dit l'homme.

Ce nom, ainsi prononcé, à cette heure obscure, dans ce lieu inconnu, par cet homme inconnu, fit reculer Jean Tréjean.

Celui qui lui parlait était un vieillard courbé et boiteux, vêtu à peu près comme un paysan, qui avait au genou gauche une genouillère de cuir où pendait une assez grosse clochette. On ne distinguait pas son visage qui était dans l'ombre.

– Ah mon Dieu, reprit l'homme! comment êtes-vous ici, père Madeleine? Par où êtes-vous entré, Dieu Jésus! Vous tombez donc du ciel! Ce n'est pas l'embarras, si vous tombez jamais, c'est de là que vous tomberez. Et comme vous voilà fait! Vous n'avez pas de cravate, vous n'avez pas de chapeau, vous n'avez pas d'habit! Mon Dieu Seigneur, est-ce que les saints deviennent fous à présent? Mais comment donc êtes-vous entré ici?

– Qui êtes-vous? et qu'est-ce que c'est que cette maison-ci? dit Jean Tréjean.

– Ah, pardieu, voilà qui est fort, s'écria l'homme, je suis celui que vous avez fait placer ici, et cette maison est celle où vous m'avez fait placer. Comment! vous ne me reconnaissez pas!

– Non, dit Jean Tréjean. Et comment se fait-il que vous me connaissiez, vous?

– Vous m'avez sauvé la vie, dit l'homme.

Il se tourna, un rayon de lune lui dessina le profil, et Jean Tréjean reconnut le vieux Fauchelevant.

– Ah! dit Jean Tréjean, c'est vous? oui, je vous reconnais.

– C'est bien heureux, fit le vieux d'un ton de reproche!

– Et que faites-vous ici, reprit Jean Tréjean?

– Tiens! je couvre mes melons donc!

Le vieux Fauchelevant tenait en effet à la main, au moment où Jean Tréjean l'avait accosté, le bout d'un paillason qu'il était occupé à étendre sur la melonnière. Il en avait déjà ainsi posé beaucoup + depuis une heure environ qu'il était dans le jardin. C'était cette opération qui lui faisait faire les mouvements singuliers observés du hangard par Jean Tréjean.

Il poursuivit :

– Je me suis dit : la lune est claire, il va geler. Si je mettais à mes melons leurs redingottes? – Et, ajouta-t-il en regardant Jean Tréjean avec un gros sourire, vous auriez pardieu bien dû en faire autant!

Jean Tréjean, se sentant connu par cet homme, du moins sous son nom de Madeleine, n'avancait plus qu'avec précaution. Il multipliait les questions. Chose bizarre, les rôles semblaient intervertis. C'était lui, intrus, qui interrogeait.

– Et qu'est-ce que c'est que cette sonnette que vous avez au genou?

– Ça? répondit Fauchelevant, c'est pour qu'on m'évite.

– Pourquoi faut-il qu'on vous évite?

Le vieux Fauchelevant cligna de l'œil d'un air inexprimable.

– Ah dame! il y a des femmes dans cette maison-ci, beaucoup de jeunes filles. Il paraît que je serais dangereux à rencontrer. La sonnette les avertit. Quand je viens, elles s'en vont.

– Qu'est-ce que c'est que cette maison-ci?

– Eh bien! vous savez bien.

– Mais non, je ne sais pas.

– Puisque vous m'y avez fait placer jardinier!

– Répondez-moi comme si je ne savais rien.

– Eh bien, c'est le couvent du Saint Sacrement!

– Ah ça mais, au fait, reprit le Père Fauchelevant, comment diable avez-vous fait pour y entrer vous, Père Madeleine? vous avez beau être un saint, vous êtes un homme, et il n'y a pas d'hommes ici.

– Vous y êtes bien.

– Il n'y a que moi.

– Cependant, reprit Jean Tréjean, il faut que j'y reste.

– Ah mon Dieu, s'écria Fauchelevant!

Jean Tréjean s'approcha du vieillard et lui dit d'une voix grave :

– Père Fauchelevant, je vous ai sauvé la vie.

– C'est moi qui vous l'ai dit le premier, répondit Fauchelevant.

– Eh bien, vous pouvez faire aujourd'hui pour moi ce que j'ai fait autrefois pour vous.

Fauchelevant prit les deux robustes mains de Jean Tréjean dans ses vieilles mains ridées et tremblantes.

– + + + +!

– + + dit Jean Tréjean.

– Oh, reprit Fauchelevant! ce serait une bénédiction du bon Dieu si je pouvais vous rendre un peu cela! Moi! vous sauver la vie! Monsieur le maire, disposez du vieux bonhomme!

Une joie admirable avait comme transfiguré ce vieillard. Tout en parlant un rayon semblait lui sortir du visage.

– Que voulez-vous que je fasse, reprit-il?

– Je vous expliquerai cela. Vous avez une chambre?

– J'ai une baraque isolée, là, dans + +, derrière des arbres, dans un recoin que personne ne voit. Il y a deux chambres.

– Bien. Maintenant je vous demande deux choses :

– Lesquelles, monsieur le maire?

– Premièrement, vous ne direz à personne ce que vous savez de moi. Deuxièmement, vous ne chercherez pas à en savoir davantage.

– Comme vous voudrez. Je suis à vous.

– Bon. A présent, venez avec moi. Nous allons chercher l'enfant.

– Ah! dit Fauchelevant. Il y a un enfant!

Il n'ajouta pas une parole et suivit Jean Tréjean comme un chien suit son maître.

Moins d'une demi-heure après, Cosette, redevenue rose à la chaleur d'un bon feu, dormait dans le lit du vieux jardinier; les deux hommes se chauffaient accoudés sur une table où Fauchelevant avait mis une bouteille de vin et deux verres, et le vieux disait à Jean Tréjean en lui

posant la main sur le genou :

– Ah! père Madeleine! vous ne m’avez pas reconnu tout de suite! Vous sauvez la vie aux gens, et après vous les oubliez! Oh! c’est mal! eux ils se souviennent de vous! vous êtes bien ingrat!

Les événements dont nous venons de voir, pour ainsi dire, l’envers, s’étaient accomplis dans les conditions les plus simples.

Lorsque Jean Tréjean, le jour même de la mort de Fantine, s’échappa, après avoir été arrêté par Javert, de la prison municipale de M. sur M., la police supposa que le forçat évadé avait dû se diriger vers Paris qui est le tourbillon où tout se perd, et Javert fut appelé afin d’éclairer les perquisitions. Javert en effet aida puissamment à reprendre Jean Tréjean. Le zèle et l’intelligence de Javert en cette occasion furent remarqués de M. Chabouillet, secrétaire de la préfecture sous le comte Anglès, lequel fit attacher l’inspecteur de police de M. sur M. à la police de Paris. Là Javert se rendit diversement, et, disons-le, quoique le mot semble singulier pour de pareils services, honorablement utile.

Il ne songeait plus à Jean Tréjean, – à ces chiens toujours en chasse le loup d’aujourd’hui fait oublier le loup d’hier, – lorsqu’en décembre 1823 il lut un journal, lui qui ne lisait jamais de journaux, mais Javert, homme monarchique et religieux, avait tenu à savoir les détails de l’entrée triomphale du «prince généralissime» à Bayonne. Comme il allait jeter le journal, un nom, le nom de Jean Tréjean appela son attention. Le journal annonçait que le forçat Jean Tréjean était mort, et publiait le fait en termes

si formels que Javert n'en douta pas. Il se borna à dire : c'est là le bon écrou. Puis il jeta le journal, et n'y pensa plus.

Quelque temps après, °une note de police fut transmise par la préfecture de Seine-et-Oise à la préfecture de police de Paris sur° l'enlèvement d'un enfant, accompli, disait-on, avec des circonstances particulières, dans la commune de Montfermeil. Une petite fille de six ans, disait la note, qui avait été confiée par sa mère à un aubergiste du pays, aurait été volée par un inconnu. Cette petite répondait au nom de Cosette et était l'enfant d'une fille nommée Fantine, morte à l'hôpital, on ne savait quand ni où. Cette note passa sous les yeux de Javert, et le rendit rêveur.

Le nom de Fantine lui était bien connu. Il se souvenait que Jean Tréjean l'avait fait éclater de rire, lui Javert, en lui demandant un répit de trois jours pour aller chercher l'enfant de cette créature. Il se rappela que Jean Tréjean avait été arrêté à Paris au moment où il montait dans la voiture de Montfermeil. Quelques indications avaient même fait songer que c'était pour la seconde fois qu'il montait dans cette voiture et qu'il avait déjà, la veille, fait une première excursion à Montfermeil. Qu'allait-il faire à Montfermeil? on ne l'avait pu deviner. Javert le comprenait maintenant. La fille de Fantine s'y trouvait. Jean Tréjean l'allait chercher. Or, cette enfant venait d'être volée par un inconnu! Quel pouvait être cet inconnu? Serait-ce Jean Tréjean? mais Jean Tréjean était mort. – Javert, sans rien dire à personne, prit le coucou du cul-de-sac de la Planchette, et fit le voyage de Montfermeil.

Il s'attendait à trouver là une grande lumière; il y

trouva une grande obscurité.

Dans les premiers jours, les Thénardier, dépités, avaient jase. La disparition de Cosette avait fait bruit. Il y avait eu tout de suite plusieurs leçons de l'histoire qui avait fini par être un vol d'enfant. De là, la note de police. Cependant le Thénardier, avec son admirable instinct, avait très vite compris qu'il n'est jamais utile d'émouvoir monsieur le procureur du roi, et que ses plaintes à propos de l'enlèvement de Cosette, auraient pour premier résultat de fixer sur lui Thénardier et sur beaucoup d'affaires troubles qu'il avait l'étincelante prunelle de la justice. Et d'abord, comment se tirerait-il des quinze cents francs qu'il avait reçus? Il tourna court, mit un bâillon à sa femme, et fit l'étonné quand on lui parlait de l'enfant volé. Il n'y comprenait rien, sans doute il s'était plaint dans le moment de ce qu'on lui «enlevait» si vite cette chère petite, mais c'était son «grand-père» qui était venu la chercher le plus simplement du monde. Il avait ajouté le grand-père, qui faisait bien. Ce fut sur cette histoire que Javert tomba en arrivant à Montfermeil. Le grand-père faisait évanouir Jean Tréjean.

Javert pourtant fit quelques questions à Thénardier. – Qu'était-ce que ce grand-père et comment s'appelait-il? – Thénardier répondit °avec simplicité : – C'est un riche° cultivateur. J'ai vu son passeport. Je crois qu'il s'appelle Guillaume Dumont ou Daumont.

Il s'en revint à Paris. – +++++ qu'un aveugle aurait pris

Il recommençait à oublier toute cette histoire lorsque dans le courant de mars 1824, il entendit parler d'un personnage singulier qui habitait sur la paroisse de Saint-Médard et qu'on surnommait «le mendiant qui fait

l'aumône». Ce personnage était, disait-on, un rentier dont personne ne savait au juste le nom et qui vivait seul avec une petite fille de six ans, laquelle ne savait rien elle-même, sinon qu'elle venait de Montfermeil. Un vieux mendiant mouchard, ancien bedeau, auquel ce personnage faisait la charité, ajoutait quelques autres détails. – C'était un être mystérieux, très farouche, ne sortant jamais que le soir, ne parlant à personne qu'aux pauvres quelquefois, et ne se laissant pas approcher. – Ceci piqua la curiosité de Javert. Afin de voir ce rentier fantastique de très près sans l'effaroucher, il emprunta au vieux bedeau sa défroque et la place où le vieux espion s'accroupissait tous les soirs en nasillant des oraisons et en faisant cet affreux sacrilège de donner la prière pour masque à l'espionnage. «L'individu suspect» vint en effet à lui et lui fit l'aumône. Javert leva la tête, et le coup que reçut Jean Tréjean en croyant reconnaître Javert, Javert la reçut en croyant reconnaître Jean Tréjean.

Il suivit son homme jusqu'à la mesure 50-52, et fit parler «la principale locataire», ce qui n'était pas malaisé. Il loua une chambre. Le soir même il s'y installa. En passant devant la porte du locataire mystérieux, il écouta, espérant entendre le son de sa voix, mais Jean Tréjean aperçut sa chandelle à travers la serrure et déjoua l'espion en gardant le silence.

Le lendemain Jean Tréjean décampait. Mais le bruit de la pièce de cinq francs qu'il avait laissé tomber avait donné l'éveil à la vieille femme qui + + de prévenir Javert. Lorsque Jean Tréjean sortit, à la nuit, Javert l'attendait derrière les arbres du boulevard avec deux hommes.

Javert avait suivi Jean Tréjean d'arbre en arbre, puis

de coin de rue en coin de rue, et ne l'avait pas perdu de vue un seul instant. Même dans les moments où Jean Tréjean se croyait le plus en sûreté, l'œil de Javert était sur lui.

Pourquoi Javert n'arrêtait-il pas Jean Tréjean? c'est qu'il doutait encore. Il faisait nuit et Jean Tréjean tournait le dos. *[trois lignes barrées]*

Ce ne fut qu'assez tard, rue de Pontoise, que grâce à la vive clarté que jetait un cabaret, il reconnut décidément Jean Tréjean.

Il y a deux êtres qui tressaillent profondément dans ce monde : la mère qui retrouve son enfant, et le tigre qui retrouve sa proie. Javert eut ce tressaillement profond.

Dès qu'il eut reconnu Jean Tréjean, il remarqua qu'ils n'étaient que trois, et il fit demander du renfort au commissaire de police de la rue de Pontoise.

Puis il laissa aller son homme devant lui, sachant qu'il le tenait, mais désirant reculer le plus possible le moment de l'arrêter, heureux de le sentir pris et de le voir libre, le couvant du regard avec cette volupté de l'araignée qui laisse voler la mouche et du chat qui laisse courir la souris.

Cependant au carrefour Rollin, il se décida. Il attachait les mailles de son filet comme on a vu. Il était sûr du succès; il n'avait plus maintenant qu'à fermer la main.

Il posta donc ses compagnons et alla au corps de garde du Panthéon chercher du renfort afin de rendre l'idée même de la résistance impossible.

Quand il revint au centre de sa toile, il n'y trouva plus la mouche.

On se figure l'exaspération de Javert.

Il interrogea ses trois vedettes de la rue du Pot-de-fer,

de la rue du Puits-qui-parle et du carrefour. Aucun n'avait vu passer l'homme.

Le désappointement de Javert tint un moment du désespoir et de la fureur.

Il est certain que Napoléon fit des fautes dans la guerre de Russie, et que Javert fit des fautes dans cette campagne contre Jean Tréjean. Il eut tort peut-être d'hésiter si longtemps à le reconnaître. Le premier coup d'œil aurait dû lui suffire. Il eut tort de ne le pas le faire saisir purement et simplement dans la mesure. Il eut tort de guetter trop longtemps, ce qui finit par donner l'éveil. Il eut tort de ne pas l'arrêter quand il le reconnut positivement rue de Pontoise. Il eut tort surtout de jouer ce jeu formidable et puéril de tenir un pareil homme au bout d'un fil. Il s'estima plus fort qu'il n'était, et crut pouvoir jouer à la souris avec un lion. En même temps, il s'estima trop faible quand il jugea nécessaire d'adjoindre à ses trois acolytes et à lui-même le poste tout entier du Panthéon. Cela fit perdre un temps précieux. Javert fit toutes ces fautes, et n'en était pas moins un des espions les plus savants et les plus corrects qui aient existé. Mais qui est-ce qui est parfait?

Quoi qu'il en soit, il ne perdit pas la tête. Sûr que Jean Tréjean ne pouvait être bien loin, il établit des guets, il organisa des trappes et des embuscades et battit le quartier toute la nuit. La première chose qu'il vit, ce fut le désordre du réverbère dont la corde était coupée. Indice précieux, qui l'égara pourtant en ce qu'il fit dévier toutes ses recherches vers le cul-de-sac des Vignes. Il y a dans ce cul-de-sac des murs assez bas qui donnent sur des jardins dont les enceintes touchent à d'immenses terrains vagues. Jean Tréjean avait dû évidemment s'enfuir par là.

Le fait est que s'il eût pénétré un peu plus avant dans le cul-de-sac des Vignes, il l'eût fait probablement, et il était perdu. Javert explora ces jardins et ces terrains comme s'il y eût cherché une aiguille.

Au point du jour, il laissa deux hommes intelligents en observation, et il regagna la préfecture de police, honteux comme un mouchard qu'un voleur aurait pris.

En 1825, rue N<sup>ve</sup>. S<sup>te</sup> Geneviève, 12, il y avait (et il y a peut-être encore) un couvent de bénédictines. Après la règle des carmélites, lesquelles vont pieds nus, portent une pièce d'osier sur la gorge et ne s'asseyent jamais, la règle la plus sévère est celle des bénédictines de l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement. Elles sont vêtues de noir avec un voile qui, selon la prescription expresse de saint Benoît, monte jusqu'au menton. Elles font maigre toute l'année, [*trois lignes barrées; on distingue « draps de serge »*] se donnent la discipline tous les vendredis, ++ observent la règle du silence, ne se parlent qu'aux récréations lesquelles sont très courtes, et portent des chemises de bure pendant six mois, du 14 septembre jusqu'à Pâques. Ces six mois sont une modération; la règle dit toute l'année; mais cette chemise de bure, insupportable dans les chaleurs de l'été, produisait des fièvres. Il a fallu en interdire l'emploi. Même avec cet adoucissement, le 14 septembre, quand les religieuses mettent cette chemise, elles ont trois ou quatre jours de fièvre. Humilité, chasteté, stabilité sous clôture, voilà leurs vœux, fort aggravés par la règle. La prieure est élue pour trois ans par les mères qu'on appelle *mères vocales* parce qu'elles ont voix au chapitre. Une prieure ne peut être réélue que °deux° fois. Elles ne voient jamais le prêtre officiant, qui leur est toujours caché par une serge

tendue à sept pieds de haut. Au sermon, quand le prédicateur est dans la chapelle, elles baissent leur voile sur leur visage. Elles doivent toujours parler bas, marcher les yeux à terre et la tête inclinée. Un seul homme peut entrer dans le couvent, M. l'archevêque de Paris. [*deux lignes barrées*] A tour de rôle chacune d'elles fait ce qu'elles appellent la réparation. La réparation, c'est la prière pour tous les péchés, pour toutes les fautes, pour tous les désordres, pour tous les crimes qui se commettent sur la terre. Pendant douze heures consécutives, de quatre heures du soir à quatre heures du matin ou de quatre heures du matin à quatre heures du soir, la sœur qui fait la réparation reste à genoux sur la pierre devant le Saint-Sacrement. Quand la fatigue °devient insupportable°, elle se prosterne. C'est là tout son soulagement. Dans cette attitude, à plat ventre, la face contre terre, les bras en croix, elle prie pour tous les coupables de l'univers. Ceci est grand jusqu'au sublime. En outre, il y a toujours une religieuse à genoux devant le Saint-Sacrement. °Cette° station dure une heure. Elles se relèvent. °C'est là° l'Adoration Perpétuelle. Ces religieuses ne sont point gaies comme celles des autres ordres; elles sont pâles et graves. De 1825 à 1830, trois sont devenues folles.

Elles ne disent de rien ma ni mon. Elles n'ont rien à elles et ne doivent tenir à rien. Elles disent de toute chose notre; ainsi : notre voile, notre chapelet; si elles parlaient de leur chemise, elles diraient notre chemise. Quelquefois elles s'attachent à quelque petit objet, à un livre d'heures, à une relique, à une médaille bénie. Dès qu'elles s'aperçoivent qu'elles commencent à tenir à cet objet, elles doivent le donner. Elles se rappellent le mot de sainte Thérèse à laquelle une grande dame, au moment

d'entrer dans son ordre, disait : permettez, ma mère, que °j'envoie chercher° une sainte bible à laquelle je tiens beaucoup. – Ah! vous tenez à quelque chose! En ce cas, n'entrez pas chez nous.

Défense à qui que ce soit de s'enfermer. Elles vivent cellules ouvertes. Quand elles s'abordent, elles disent : + + + +, l'autre répond : à jamais. Comme toutes les pratiques, cela devient machinal par l'habitude, et l'une dit quelquefois à jamais avant que l'autre ait ++++++++! Chez les visitandines, celle qui entre dit : Ave Maria, et celle chez laquelle on entre dit : gratiâ plena. C'est leur bonjour, qui est «plein de grâce» en effet.

Elles chantent les offices sur une psalmodie grave, plain-chant pur. Partout où il y a un astérisque dans le missel, elles font une pause et disent à voix basse : Jésus-Marie-Joseph. Pour l'office des morts, elles psalmodient le chant si bas que c'est à peine si des voix de femmes peuvent descendre jusque-là. Il en résulte un effet saisissant et lugubre. Elles avaient fait faire un caveau sous leur maître-autel pour la sépulture de leur communauté. Le gouvernement, comme elles disent, n'a pas permis que ce caveau reçût les cercueils. Elles sortent donc du couvent quand elles sont mortes. Ceci les afflige et les consterne comme une infraction.

Le jour où une novice fait profession, on l'habille de ses plus beaux atours, on la coiffe de roses blanches, on lustre et on °boucle° ses cheveux, puis on étend sur elle un grand voile noir et l'on chante l'office des morts. Alors une file passe près d'elle en disant : notre sœur est morte, et l'autre file répond : morte en Jésus-Christ!

Un pensionnat était joint au couvent. Pensionnat de jeunes filles nobles, la plupart riches. Ces jeunes filles,

élevées par ces religieuses entre quatre murs imposants, grandissaient dans l'horreur du monde et du siècle. Une d'elles me disait un jour : Voir le pavé de la rue me faisait frissonner de la tête aux pieds. A de certains jours de grande fête on leur accordait comme haute faveur et bonheur suprême, de s'habiller en religieuses et de faire les offices et les pratiques de saint Benoît pendant toute une journée. Dans les premiers temps les religieuses leur prêtaient leurs vêtements noirs. Cela parut profane, et la prieure le défendit. Ce prêt ne fut permis qu'aux novices qui sont vêtues + +. Il est remarquable que ces représentations, tolérées sans doute et encouragées dans le couvent par un secret esprit de prosélytisme, étaient un bonheur réel et une vraie récréation pour les pensionnaires. Elles s'en amusaient tout simplement. C'était nouveau. Cela les changeait. Naïves raisons d'enfants qui font à peine comprendre ce bonheur de tenir en main un goupillon et de °rester° debout des heures entières chantant à quatre devant un lutrin.

Ces jeunes filles trouvaient moyen, même là, d'être espiègles. Il y a dans le couvent un livre qui n'a jamais été imprimé qu'à exemplaires uniques, et qu'il est défendu de lire. C'est la règle de saint Benoît. Arcane où nul oeil profane ne doit pénétrer. Nemo regulas, seu constitutiones nostras, externis communicabit. Elles trouvèrent un jour moyen de dérober ce livre, et se mirent à le lire avidement, lecture souvent interrompue par des terreurs d'être surprises qui leur faisaient refermer le volume précipitamment. Elles ne tirèrent de ce grand danger couru qu'un plaisir médiocre. Quelques pages inintelligibles sur les péchés des jeunes garçons, voilà ce qu'elles eurent de plus °« intéressant»°.

Un autre jour, l'archevêque visitait le couvent, une des jeunes filles, M<sup>elle</sup> de B. gagea qu'elle lui demanderait un congé, énormité dans une communauté si austère. La gageure fut acceptée, mais aucune de celles qui tenaient le pari n'y croyait. Au moment venu, comme l'archevêque passait devant les pensionnaires, M<sup>elle</sup> de B., à l'inexprimable épouvante de ses compagnes, sortit des rangs, et dit : Monseigneur, un jour de congé. M<sup>elle</sup> de B. était fraîche et jolie, avec la plus jolie petite mine rose du monde. M. de Quélen sourit et dit : Comment donc, ma chère enfant, un jour de congé! Trois jours, s'il vous plaît. J'accorde trois jours. La prieure n'y pouvait rien, l'archevêque avait parlé. Scandale pour le couvent, mais joie pour le pensionnat. Qu'on juge de l'effet.

Vers cette époque, il y avait dans le couvent une dame mystérieuse qu'on traitait avec grand respect, et qu'on appelait madame Albertine. C'était une femme d'une trentaine d'années, brune, assez belle, avec de grands yeux noirs. On ne savait rien d'elle sinon qu'elle était folle, et que dans le monde elle passait pour morte. Il y avait sous cette histoire, disait-on, des arrangements de fortune nécessaires pour un grand mariage.

On faisait sur cette femme cent récits. C'était l'éternelle curiosité des pensionnaires. Il y avait dans la chapelle une tribune qu'on appelait l'Oeil-de-Boeuf. C'est de cette tribune qui n'a qu'une baie circulaire, un oeil-de-boeuf, que madame Albertine assistait aux offices. Elle y était habituellement seule, parce que de cette tribune, placée au premier étage, on pouvait voir le prédicateur ou l'officiant. Un jour la chaire était occupée par un jeune prêtre de haut rang, M. le duc de Rohan, pair de France, autrefois officier des mousquetaires rouges

lorsqu'il était prince de Léon, mort après 1830 cardinal et archevêque de Besançon. C'était la première fois que M. de Rohan prêchait au couvent de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. Madame Albertine assistait ordinairement aux sermons et aux offices dans un profond silence et dans une immobilité de statue. Ce jour-là, dès qu'elle aperçut M. de Rohan, elle se leva à demi, et dit à haute voix dans le silence de la chapelle : tiens! Auguste! Toute la communauté stupéfaite tourna la tête, le prédicateur leva les yeux, mais madame Albertine était retombée dans son immobilité. Un souffle du monde extérieur, une lueur de vie avait passé un moment sur cette figure éteinte et glacée, puis tout s'était évanoui, et la folle était redevenue statue.

Ces deux mots cependant firent jaser tout ce qui pouvait parler dans le couvent. Que de choses dans ce tiens! Auguste! que de révélations! M. de Rohan s'appelait en effet Auguste. Il était évident que madame Albertine sortait du plus grand monde puisqu'elle connaissait M. de Rohan, qu'elle y était elle-même haut placée puisqu'elle en parlait si familièrement, et qu'elle avait avec lui une relation, de parenté peut-être, mais, à coup sûr bien étroite, puisqu'elle savait son «petit nom».

Deux duchesses vieilles et sévères, mesdames de Choiseul et de Sérent, visitaient souvent la communauté où elles pénétraient sans doute en vertu du privilège Magnates mulieres, et faisaient grand'peur au pensionnat. Quand les deux vieilles dames passaient, toutes les pauvres jeunes filles tremblaient et baissaient les yeux.

M. de Rohan était du reste, à son insu, l'objet de l'attention des pensionnaires. Il venait à cette époque d'être fait, en attendant l'épiscopat, grand vicaire de

l'archevêque de Paris. C'était une de ses habitudes de venir assez souvent chanter aux offices de la chapelle des bénédictines de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. Aucune des jeunes recluses ne pouvait l'apercevoir, à cause du rideau de serge, mais il avait une voix douce et un peu grêle qu'elles étaient parvenues à reconnaître et à distinguer. Il occupait fort toutes ces imaginations de seize ans. Il avait été mousquetaire; et puis on le disait fort coquet, fort bien coiffé avec de beaux cheveux châtons, et qu'il avait une large ceinture noire magnifique, et que sa soutane noire était coupée le plus élégamment du monde.

Outre le pensionnat, il y avait dans + + + + + bénédictines et qu'on appelait le petit couvent. C'était un corps de logis avec jardin où demeuraient en commun toutes sortes de vieilles religieuses de divers ordres, restes des cloîtres détruits par la révolution; une °réunion° de toutes les bigarrures noires, grises et blanches, de toutes les communautés et de toutes les variétés possibles, une sorte de couvent-arlequin. Dès l'empire, il avait été permis à toutes ces pauvres filles dispersées et dépaysées de venir s'abriter là, sous les ailes des bénédictines. C'était un pêle-mêle bizarre. Chacune suivait sa règle. On permettait quelquefois aux jeunes pensionnaires, comme grande récréation, de leur rendre visite.

Il y avait dans le petit couvent une centenaire, qui venait de l'abbaye de Fontevault. Avant la révolution elle avait même été du monde. Elle parlait beaucoup de M. de Miromesnil, garde des sceaux sous Louis XVI, et d'une présidente Duplat qu'elle avait beaucoup connue. C'était son plaisir et sa vanité de ramener ces deux noms à tout propos. Elle disait merveilles de l'abbaye de

Fontevault, que c'était comme une ville et qu'il y avait des rues dans le monastère.

Elle parlait avec un parler picard qui égayait les pensionnaires. Tous les ans, elle renouvelait solennellement ses vœux, et au moment de faire serment, elle disait au prêtre : Monseigneur saint François l'a baillé à monseigneur saint Julien, monseigneur saint Julien l'a baillé à monseigneur saint Eusèbe, monseigneur saint Eusèbe l'a baillé à monseigneur saint Procope; etc., etc., ainsi je vous le baille, mon père. – Et les pensionnaires de rire, non sous cape, mais sous voile; charmants petits rires étouffés qui faisaient froncer le sourcil aux mères vocales.

Une autre fois, la centenaire racontait des histoires. Elle disait que dans sa jeunesse les bernardins ne le cédaient pas aux mousquetaires. C'était un siècle qui parlait, mais c'était le dix-huitième siècle. Elle contait la coutume champenoise et bourguignonne des quatre vins. Quand un grand personnage, un maréchal de France, un prince, un duc et pair traversait une ville de Bourgogne ou de Champagne, le corps de ville venait le haranguer et lui présentait quatre gondoles d'argent dans lesquelles on avait versé de quatre vins différents. Sur la première timbale il y avait cette inscription : vin de singe, sur le deuxième : vin de lion, sur le troisième : vin de mouton, sur le quatrième : vin de cochon. Ces quatre légendes exprimaient les quatre degrés de l'ivresse : l'ivresse qui égaie et qui fait l'homme singe, l'ivresse qui double les forces et le courage et qui fait l'homme lion, l'ivresse qui énerve, et qui le fait brebis, l'ivresse qui abrutit et qui le fait pourceau.

Elle avait dans une armoire un objet mystérieux

auquel elle tenait fort. La règle de Fontevault ne le lui défendait pas. Elle ne voulait montrer cet objet à personne. Elle se enfermait, ce que sa règle lui permettait, et se cachait chaque fois qu'elle voulait le contempler. Si elle entendait marcher dans le corridor elle refermait l'armoire aussi précipitamment qu'elle le pouvait avec ses vieilles mains. Dès qu'on lui parlait de cela, elle se taisait, elle qui parlait si volontiers. Les plus curieuses échouèrent devant son silence et les plus tenaces devant son obstination. C'était aussi là un sujet de commentaires pour tout ce qui était désœuvré ou ennuyé dans le couvent. Que pouvait donc être cette chose si précieuse et si secrète qui était le trésor de la centenaire? Sans doute quelque saint livre? quelque chapelet béni? quelque relique prouvée? On se perdait en conjectures. A la mort de la pauvre vieille, on courut à l'armoire plus vite peut-être qu'il n'eût convenu et on l'ouvrit. On trouva l'objet sous un triple linge comme une patène bénie. C'était un plat de Faenza représentant des amours qui s'envolent poursuivis par des °garçons° apothicaires armés d'énormes seringues. La poursuite abonde en grimaces et en postures comiques. Un des charmants petits amours est déjà tout embroché. Il agite ses petites ailes et essaie encore de voler, mais le matassin rit d'un rire sardonique. Il se sent vainqueur. Ce plat, fort curieux d'ailleurs, et qui a peut-être eu l'honneur de donner une idée à Molière, existait encore en septembre 1845. Il était à vendre chez un marchand de bric-à-brac du boulevard Beaumarchais.

Cette bonne vieille ne voulait recevoir aucune visite du dehors, à cause, disait-elle, que le parloir est trop triste.

C'est dans cette maison que Jean Tréjean était, comme avait dit le vieux Fauchelevant, «tombé du ciel». Il avait franchi le mur du jardin qui encore aujourd'hui fait l'angle de la rue des Postes. Cet hymne des anges qu'il avait entendu au milieu de la nuit, c'étaient les religieuses chantant matines. Cette salle qu'il avait entrevue dans l'obscurité, c'était la chapelle; ce fantôme qu'il avait vu étendu à terre, c'était la sœur faisant « la réparation »; ce grelot dont le °bruit° l'avait si étrangement surpris, c'était le grelot du jardinier attaché au genou du père Fauchelevant.

Ce père Fauchelevant était un vieux qui toute sa vie avait été égoïste et qui, à la fin de ses jours, boiteux, infirme, n'ayant plus aucun intérêt au monde, trouvant une généreuse action à faire, se jeta dessus comme ces gens qui, au moment de mourir, rencontrent sous leur main un verre d'un bon vin dont il n'ont jamais goûté et le boivent avidement. On peut ajouter que l'air qu'il respirait depuis plusieurs années déjà dans ce couvent avait détruit l'égoïsme en lui, et avait fini par lui rendre nécessaire une bonne action quelconque. Le père Fauchelevant ne fit pas une question à Jean Tréjean. La reconnaissance le rendit inventif. Il fut admirable.

Pour un homme dans la position de Jean Tréjean, ce couvent était à la fois le lieu le plus dangereux et le plus

sûr. Le plus dangereux, car, aucun homme ne pouvait y pénétrer, et à plus forte raison, y demeurer. Le plus sûr, car si l'on parvenait à y demeurer, qui viendrait vous chercher là? Mais comment s'y installer? Là était le problème sérieux. Le vieux Fauchelevent l'aborda de front. En trois jours, le pauvre paysan picard, sans autre échelle que son dévouement, sa bonne volonté, et un peu de cette vieille finesse campagnarde cette fois au service d'une action honnête, tourna, gravit et surmonta les rudes escarpements de la règle de saint Benoît. Il dit à Jean Tréjean, qu'il ne connaissait toujours que sous le nom de M. Madeleine : Laissez-moi faire. Il commença par lui recommander de ne jamais sortir pendant le jour de la baraque qu'il habitait, laquelle avait du moins cet avantage que comme elle était au fond du jardin, dans un pli du mur derrière les arbres et que les religieuses n'en approchaient jamais, Jean Tréjean, que personne n'avait vu entrer dans le couvent, aurait pu y rester caché six mois sans qu'on s'en doutât. Puis, le vieux jardinier demanda à parler à madame la prieure. Fauchelevent avait réussi dans le couvent. Il était régulier et silencieux et ne sortait que fort rarement et seulement pour les nécessités démontrées du verger et du potager. Tout cela lui était compté, et les mères vocales avaient confiance en lui. Il parla à madame la prieure de ses infirmités, de son grand âge, et qu'il avait un frère point jeune qui, si on le voulait bien, pourrait venir loger avec lui et l'aider, et que ce frère avait une petite fille qui s'élèverait en Dieu dans la maison, qu'autrement, se sentant trop cassé, lui Fauchelevent, il serait obligé de s'en aller. On tenait à lui. La prieure et les mères s'assemblèrent en conseil. Bref, un soir, Jean Tréjean, grâce à une petite porte qu'on voit

de la rue, qui est au fond de la cour à droite, et qui communique avec le jardin, sortit avec Cosette pendant que Fauchelevent occupait l'attention du portier; puis rentra presque tout de suite et fut introduit officiellement dans le parloir par le portier qui comme dit le vieux paysan jardinier, n'y vit que du bleu. La prieure vit Jean Tréjean et Cosette. Une heure après, Jean Tréjean était régulièrement installé, comme aide-jardinier, dans la baraque de Fauchelevent et avait la genouillère de cuir et le grelot au genou.

Cosette fut admise au pensionnat comme élève de charité. La prieure la trouva laide et la prit en amitié. Ceci n'a rien que de très logique. Au couvent, on a beau n'avoir point de miroir, les femmes ont une conscience pour leur figure, or, les filles qui se sentent jolies se laissant malaisément faire religieuses, la vocation étant assez volontiers en proportion inverse de la beauté, on espère plus des laides que des belles. De là un goût vif pour les laiderons.

Cosette se croyait tout naturellement la fille de Jean Tréjean. Du reste, ne sachant rien, elle n'avait rien dit, et, dans tous les cas, elle n'aurait rien dit. Rien ne dresse les enfants au silence comme le malheur. Cosette avait tant souffert qu'elle craignait tout, même de parler, même de respirer. A peine commençait-elle à se rassurer depuis qu'elle était à Jean Tréjean. Elle s'habitua assez vite au couvent.

Le père Fauchelevent fut récompensé de sa bonne action; d'abord il en fut heureux; puis il eut beaucoup moins de besogne, la partageant. Enfin comme il aimait beaucoup le tabac, il trouvait à la présence de M. Madeleine cet avantage qu'il prenait trois fois plus de

tabac que par le passé et d'une manière infiniment plus voluptueuse, attendu que M. Madeleine le lui payait.

Jean Tréjean avait pris en entrant le nom d'Ultime Fauchelevant qui était un frère défunt du vieux. Mais les religieuses n'adoptèrent point ce nom d'Ultime, elles l'appelaient l'autre Fauchelevant.

Si ces saintes filles avaient eu quelque chose du regard de Javert, elles auraient pu finir par remarquer que, lorsqu'il y avait quelque course à faire au dehors pour l'entretien du jardin, c'était toujours l'aîné Fauchelevant, le vieux, l'infirme, le bancal, qui sortait, et jamais l'autre; mais les yeux toujours fixés sur Dieu ne savent pas espionner, elles n'y firent point attention.

Du reste bien en prit à Jean Tréjean de se tenir coi. Javert observa le quartier plus d'un grand mois.

Ce couvent était pour Jean Tréjean comme une île entourée de gouffres. L'idée d'en sortir le faisait frémir dans les premiers temps surtout. Ces quatre murs étaient désormais le monde pour lui. Il y voyait le ciel assez pour être content et Cosette assez pour être heureux.

Une vie très douce recommença pour lui.

Il habitait une mesure bâtie en plâtras, qui existait encore en 1845, et qui n'avait pour tout ornement qu'un papier-monnaie royaliste de 93, appliqué à la muraille et dont voici le fac-simile



Cet assignat vendéen avait été cloué au mur par le précédent jardinier, ancien chouan qui était mort dans le couvent et que Fauchelevant avait remplacé.

Il travaillait tout le jour dans le jardin et y était très utile. Il avait commencé par être émondeur et se retrouvait avec bonheur jardinier.

Cosette avait permission de venir tous les jours passer une heure près de lui. Comme les sœurs étaient tristes et qu'il était bon, l'enfant le comparait et l'adorait. Quand elle entra dans la baraque, elle avait un regard de paradis. Jean Tréjean s'épanouissait, et sentait son bonheur s'accroître du bonheur qu'il donnait à Cosette. La joie que nous inspirons à cela de charmant que, loin de s'affaiblir comme tout reflet, elle nous revient plus rayonnante. Aux heures des récréations, Jean Tréjean la regardait de loin jouer et courir, et il distinguait son rire du rire des autres.

Car maintenant Cosette riait.

Sa figure même en était jusqu'à un certain point changée. Le + et le sombre en avaient disparu. Le rire est comme le soleil. Il chasse l'hiver d'un visage.

La récréation finie, quand Cosette rentrait, Jean Tréjean regardait les fenêtres de sa classe et la nuit il se relevait pour regarder les fenêtres de son dortoir.

Du reste, le couvent contribua, comme Cosette, à maintenir et à compléter dans Jean Tréjean l'œuvre de l'évêque. Il est certain qu'un des côtés de la vertu aboutit à l'orgueil. Jean Tréjean était peut-être à son insu assez près de ce côté-là, lorsque la providence le jeta dans le couvent de l'adoration perpétuelle. Tant qu'il ne s'était comparé qu'à l'évêque, il s'était trouvé indigne et il avait été humble; mais depuis quelque temps il commençait à se comparer aux hommes, et l'orgueil naissait. Il revenait tout doucement à la haine.

Le couvent l'arrêta sur cette pente.

C'était le deuxième lieu de captivité qu'il voyait. Dans sa jeunesse, dans ce qui avait été pour lui le commencement de la vie, et plus tard, tout récemment encore, il en avait vu un autre, lieu affreux, lieu terrible, et dont les sévérités lui avaient toujours paru être l'iniquité de la justice et le crime de la loi. Aujourd'hui après le baigne il voyait le cloître, et songeant qu'il avait fait partie du baigne et qu'il était maintenant, pour ainsi dire, spectateur du cloître, il les confrontait dans sa pensée avec anxiété.

Quelquefois il s'accoudait sur sa bêche et tombait dans une rêverie sans fond.

Il se rappelait ses anciens compagnons; comme ils étaient misérables; ils se levaient dès l'aube et travaillaient jusqu'à la nuit; à peine leur permettait-on le sommeil; ils couchaient sur des lits de camp, où l'on ne leur tolérait que des matelas de °deux° pouces d'épaisseur, dans des salles qui n'étaient chauffées

qu'aux jours les plus rudes de l'hiver; ils étaient vêtus d'affreuses casaques rouges; on leur permettait, par grâce, un pantalon de toile dans les grandes chaleurs et une roulière de laine sur le dos dans les grands froids; ils ne buvaient de vin et ne mangeaient de viande que lorsqu'ils allaient «à la fatigue». Ils vivaient, baissant les yeux, baissant la voix, sous les coups de bâton, dans la honte.

Puis son esprit retombait sur les êtres qu'il avait devant les yeux.

Ces êtres vivaient, eux aussi, les cheveux coupés, les yeux baissés, la voix basse, non dans la honte, mais au milieu des railleries du monde, non le dos meurtri par le bâton, mais les épaules zébrées par la discipline. Ils ne mangeaient jamais de viande et ne buvaient jamais que de l'eau; ils restaient souvent jusqu'au soir sans nourriture; ils étaient vêtus, non de vestes rouges, mais de suaires noirs, en laine, pesants l'été, légers l'hiver, sans pouvoir y rien retrancher ni y rien ajouter; et ils portaient six mois de l'année des chemises de serge qui leur donnaient la fièvre; ils n'habitaient pas des salles chauffées seulement dans les froids rigoureux, mais des cellules où l'on n'allumait jamais de feu; ils couchaient, non sur des matelas de °deux° pouces d'épaisseur, mais sur la paille. Enfin on ne leur laissait pas même le sommeil; toutes les nuits, après une journée de labeur, il fallait, dans l'accablement du premier repos, se réveiller, se lever, et s'en aller prier dans une chapelle glacée et sombre, les deux genoux sur la pierre.

A de certains jours, il fallait que chacun d'eux, à tour de rôle, passât douze heures de suite agenouillé sur la dalle ou prosterné la face contre terre et les bras en croix.

Les autres étaient des hommes; ceux-ci étaient des

femmes.

Qu'avaient fait ces hommes? Ils avaient volé, violé, pillé, tué, assassiné. C'étaient des brigands, des faussaires, des empoisonneurs, des incendiaires, des meurtriers, des parricides. Qu'avaient fait ces femmes? Elles n'avaient rien fait.

D'un côté le brigandage, la fraude, le dol, la violence, la lubricité, l'homicide, toutes les espèces du sacrilège, toutes les variétés de l'attentat; de l'autre une seule chose, l'innocence.

L'innocence parfaite, presque enlevée dans une mystérieuse assumption, tenant encore à la terre par la vertu, tenant déjà au ciel par la sainteté.

D'un côté des confidences de crimes qu'on se fait à voix basse; de l'autre la confession des fautes qui se fait à voix haute. Et quels crimes! et quelles fautes!

D'un côté des miasmes, de l'autre des parfums. D'un côté une peste morale, gardée à vue, parquée sous le canon, et dévorant lentement ses pestiférés; de l'autre un °chaste° embrasement de toutes les âmes dans le même foyer. Dans le bain les ténèbres, dans le cloître l'ombre; mais une ombre pleine de lueurs, et des lueurs pleines de rayonnements.

Deux lieux d'esclavage; mais dans le premier la délivrance possible, une limite légale toujours entrevue, l'évasion. Dans le second, la perpétuité. Pour toute issue, à l'extrémité lointaine de l'avenir, cette lueur de liberté que les hommes appellent la mort.

Dans le premier on n'est enchaîné que par des chaînes; dans l'autre, on est enchaîné par sa foi.

Que se dégageait-il du premier? Une immense malédiction, le grincement de dents, la haine, la

méchanceté désespérée, un cri de rage contre la société humaine, un sarcasme à Dieu.

Que sortait-il du second? La bénédiction et l'amour.

Et dans ces deux endroits si semblables et si différents, ces deux espèces d'êtres si différents accomplissaient la même oeuvre, l'expiation.

Jean Tréjean comprenait bien l'expiation des premiers. L'expiation personnelle, l'expiation pour nous-mêmes. Mais il ne comprenait pas celle des autres, celle de ces êtres sans reproche et sans souillure, et il se demandait avec un tremblement : Expiation de quoi? quelle expiation?

Une voix répondait dans sa conscience : La plus sublime des générosités humaines, l'expiation pour autrui.

Il avait sous les yeux le sommet sublime de l'abnégation, la plus haute cime de la vertu possible; l'innocence qui pardonne aux hommes leurs fautes et qui les expie à leur place; la servitude subie, la torture acceptée, le supplice réclamé par ceux qui n'ont pas péché pour en dispenser ceux qui ont failli; l'amour de l'humanité s'abîmant dans l'amour de Dieu, mais y demeurant distinct, et suppliant; de doux êtres faibles ayant l'existence de ceux qui sont punis et le visage de ceux qui sont récompensés.

Et il se rappelait qu'il avait osé se plaindre!

Souvent, au milieu de la nuit, il se relevait pour écouter le chant reconnaissant de ces créatures innocentes et accablées de sévérités, et il se sentait froid dans les veines en songeant que ceux qui étaient châtiés justement n'élevaient la voix vers le ciel que pour blasphémer, et que lui, misérable, il avait montré le poing à Dieu.

Chose frappante et qui le faisait rêver profondément comme un avertissement à voix basse de la providence même : l'escalade, les clôtures franchies, tous ces mêmes efforts qu'il avait faits pour sortir de l'autre lieu d'expiation, il les avait faits pour entrer dans celui-ci. Était-ce un symbole de sa destinée?

Cette maison était une prison aussi, et ressemblait lugubrement à l'autre demeure dont il s'était enfui, et pourtant il n'avait jamais eu l'idée de rien de pareil.

Il revoyait des grilles, des verrous, des barreaux de fer, pour garder qui? Des anges.

Ces hautes murailles qu'il avait vues autour des tigres, il les revoyait autour des brebis.

C'était un lieu d'expiation, et non de châtement, et pourtant il était plus austère encore, plus morne et plus impitoyable que l'autre. Ces femmes étaient plus durement courbées que les forçats. Un vent froid et rude, ce vent qui avait glacé sa jeunesse, traversait la fosse grillée et cadénassée des vautours; une bise plus âpre et plus douloureuse encore soufflait dans la cage des colombes.

Pourquoi?

Quand il pensait à ces choses, tout ce qui était en lui s'abîmait devant ce mystère de sublimité.

Dans ces méditations l'orgueil s'évanouit. Tout ce qui était entré dans sa vie le ramenait vers les saintes injonctions de l'évêque, Cosette par l'amour, le couvent par l'humilité.

Quelquefois, à la tombée de la nuit, à l'heure où le jardin était désert, on le voyait à genoux au milieu de l'allée qui côtoyait la chapelle, devant la fenêtre où il avait regardé la nuit de son arrivée et où il savait que la

sœur qui faisait la réparation était prosternée et en prière.

Il semblait qu'il n'osait s'agenouiller directement devant Dieu.

Tout ce qui l'entourait, ces femmes graves et innocentes, ces enfants poussant des cris °joyeux°, ce jardin paisible, ces fleurs parfumées, ce cloître silencieux, le pénétraient lentement, et peu à peu son âme se composait de silence comme ce cloître, de parfum comme ces fleurs, de paix comme ce jardin, de simplicité comme ces femmes, de joie comme ces enfants. Et puis il songeait que c'étaient deux maisons de Dieu qui l'avaient successivement recueilli aux deux instants critiques de sa vie, la première lorsque toutes les portes se fermaient et que la société humaine le repoussait, la deuxième au moment où la société humaine se remettait à sa poursuite et où le baigneur se rouvrait; et que sans la première il serait retombé dans le crime et sans la seconde dans le supplice.

Tout son cœur se fondait en reconnaissance et il aimait de plus en plus.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi; Cosette grandissait.